

EFFERVESCENCE AUTOUR DE LA SOURCE DES PAROLES DE JÉSUS (Q)

[Jean-Paul Michaud](#)

Institut protestant de théologie | « Études théologiques et religieuses »

2011/2 Tome 86 | pages 145 à 194

ISSN 0014-2239

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-etudes-theologiques-et-religieuses-2011-2-page-145.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Institut protestant de théologie.

© Institut protestant de théologie. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

ÉTUDES THÉOLOGIQUES & RELIGIEUSES

TOME 86

2011/2

EFFERVESCENCE AUTOUR DE LA SOURCE DES PAROLES DE JÉSUS (Q)

Jean-Paul MICHAUD se propose de rendre compte du très grand nombre d'études contemporaines sur la source des paroles de Jésus qu'on appelle communément Source Q. L'existence de ce document est intrinsèquement liée à la question du problème synoptique. La première partie de l'étude passe en revue l'éventail des solutions offertes à ce problème et se rallie, finalement, à la théorie dite des deux sources (Marc et Q) comme étant la plus plausible. La deuxième partie traite spécifiquement du document hypothétique Q : sa nature, sa reconstruction, l'histoire de sa composition, son contenu et le milieu de sa rédaction. Cette recherche a pour horizon tacite la quête du Jésus de l'histoire¹.*

S'il est un domaine de la recherche biblique en particulière ébullition, c'est bien celui de ce qu'on appelle classiquement la Source Q, le document que

* Jean-Paul MICHAUD est professeur émérite de Nouveau Testament à la faculté de théologie de l'Université Saint-Paul, Ottawa, Ontario, Canada.

¹ Une première version de cette étude a paru en anglais sous le titre « Effervescence in Q Studies », dans la revue autrichienne dirigée par le regretté Albert Fuchs, *Studien zum Neuen Testament und seiner Umwelt* 30, 2005, p. 61-103.

Matthieu et Luc auraient utilisé, en plus de l'Évangile de Marc, comme source de leur propre Évangile. On assiste à une prolifération non seulement d'articles mais d'ouvrages complets spécialisés sur le sujet². Une littérature qu'il est devenu quasi impossible de maîtriser. J'essaierai néanmoins de présenter ici un certain état des études, non seulement sur l'existence de Q, mais sur toutes les questions que suscite cette source hypothétique, plus étudiée peut-être que les Évangiles réels que nous possédons.

PREMIÈRE PARTIE : L'EXISTENCE DE LA SOURCE Q

Q fait partie de la théorie des deux sources qui, pour expliquer les relations, accords et désaccords, qu'on trouve entre les Évangiles de Matthieu (Mt) et de Luc (Lc), pose en hypothèse d'abord la priorité de Marc (Mc), puis l'existence d'une autre source (appelée Q, de l'allemand *Quelle* signifiant source) qui rendrait compte des accords entre Mt et Lc que n'explique pas leur commune dépendance de Mc. C'est l'hypothèse la plus généralement retenue comme solution au *problème synoptique*³. Mais cela reste une hypothèse, violemment prise à partie par certains, et qui prend d'ailleurs, chez ceux-là même qui la

² On peut s'en rendre compte en consultant le « Q Bibliography Supplement » publié chaque année à l'occasion de l'Annual Meeting de la Society of Biblical Literature, dans les *Seminar Papers* (de 1990 à 2004). Voir encore les bibliographies dans C. M. TUCKETT, *Q and the History of Early Christianity. Studies on Q*, Peabody, Mass, 1996, p. 451-476 ; dans John S. KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q. The History and Setting of the Sayings Gospel*, Minneapolis, Fortress Press, 2000, p. 460-518 et « The State of Play », particulièrement critique, de M. CASEY, in *An Aramaic Approach to Q. Sources for the Gospels of Matthew and Luke*, Cambridge, Cambridge University Press, 2002, p. 1-50. À quoi on ajoutera désormais en langue française, le volume de J.-M. BABUT, qui commente le contenu de la Source : *À la recherche de la Source* (la page-titre intérieure porte *À la découverte de la Source*). *Mots et thèmes de la double tradition évangélique*, Paris, Cerf, 2007 ; l'article de Daniel MARGUERAT, « Pourquoi s'intéresser à la Source ? Histoire de la recherche et questions ouvertes », dans le collectif important dirigé par Andreas DETTWILER et Daniel MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q). Aux origines du christianisme*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le monde de la Bible, 62 », 2008, p. 19-49 ; ainsi que l'ouvrage de Nathalie SIFFER et Denis FRICKER, « Q » ou la source des paroles de Jésus, Paris, Cerf, coll. « Lire la Bible, 162 », 2010.

³ C'est-à-dire le problème des ressemblances et des différences entre les Évangiles de Mt, Lc et Mc, dits synoptiques. Pour la longue histoire du problème et de ses solutions, voir C. COULOT, *Synoptique (Le Problème)*, in *Supplément du dictionnaire de la Bible*, t. XIII, fasc. 75, 2005, col. 786-828 et aussi Bo REICKE, « The History of the Synoptic Discussion », in D. L. DUNGAN, éd., *The Interrelations of the Gospels*, Louvain, University Press/Peeters, coll. « BETL, 95 », 1990, p. 291-316. Pour un aperçu rapide des positions récentes, voir C. L. BLOMBERG, « The Synoptic Problem. Where We Stand at the Start of a New Century » in D. A. BLACK and D. R. BECK, éd., *Rethinking the Synoptic Problem*, Grand Rapids, Mich., Baker Academic, 2001, p. 17-40. Mais pour une évaluation critique de tout ce qui s'est publié concernant le problème synoptique depuis la fin des années 1960, les ouvrages de Frans NEIRYNCK restent indispensables : *Evangelica [I]*, coll. « BETL, 60 », 1982 ; *Evangelica II*, coll. « BETL, 99 », 1991 ; *Evangelica III*, coll. « BETL, 150 », 2001, Louvain, University Press/Peeters. Voir désormais P. FOSTER, A. GREGORY, J. S. KLOPPENBORG, J. VERHEYDEN, éd., *New Studies in the Synoptic Problem. Oxford Conference, April 2008. Essays in Honour of Christopher Tuckett*, Louvain/Paris, Uitgeverij Peeters, coll. « BETL, 239 », 2011.

soutiennent, de multiples facettes. L'état actuel des recherches sur la Source Q dépend évidemment des études sur le problème synoptique. Un tour d'horizon des positions qui sont actuellement défendues à ce propos définira ce qu'il en est de l'existence de Q.

I. LA THÉORIE DES DEUX ÉVANGILES OU GRIESBACH REDIVIVUS

Reprenant une théorie soutenue par J. J. Griesbach, à la fin du XVIII^e siècle, W. R. Farmer a combattu avec passion, depuis 1964, la priorité de Marc, renversant les positions pour faire de Matthieu le premier Évangile, réédité par Luc, alors que Marc, le dernier des Évangiles, aurait fait la synthèse (très abrégée) des deux premiers⁴. Luc ayant connu Mt, cela suffit pour expliquer les accords de Mt-Lc en dehors de Mc, et dès lors on n'a plus besoin du document hypothétique Q. W. R. Farmer a fait école et sa thèse est aujourd'hui défendue avec force par tout un groupe de disciples qui se sont regroupés dans le *Research Team of the International Institute for Gospel Studies*⁵.

Ce n'est pas le lieu de discuter en détail de cette hypothèse. C. M. Tuckett l'a examinée de près dans sa dissertation doctorale, *The Revival of the Griesbach Hypothesis*⁶, et ses réflexions dans *Q and the History of Early Christianity* sont toujours valables⁷. Assurément, les néogriesbachiens soulignent avec raison que la théorie des deux sources n'est pas sans difficulté, en particulier pour ce qui concerne les accords mineurs entre Mt et Lc contre Mc. Mais il faut reconnaître, avec Kloppenborg, « qu'il est beaucoup plus facile de

⁴ W. R. FARMER, *The Synoptic Problem. A Critical Analysis*, New York, Macmillan, 1964. Voir « The Two-Gospel Hypothesis. The Statement of the Hypothesis », in DUNGAN, *The interrelations, op. cit.*, p. 125-156 ; « The Minor Agreements of Matthew and Luke against Mark and the Two-Gospel Hypothesis », in G. STRECKER, éd., *Minor Agreements*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1993, p. 163-207 et, ce qui est peut-être le dernier exposé de Farmer (il est décédé le 30 décembre 2000), « The Case for the Two-Gospels Hypothesis », présentant sa thèse en seize points, in BLACK and BECK, éd., *Rethinking, op. cit.*, p. 97-135.

⁵ Voir d'abord D. L. DUNGAN, « Response to the Two-Source Hypothesis », in DUNGAN, *The Interrelations, op. cit.*, p. 201-216 et *A History of the Synoptic Problem. The Canon, the Text, the Composition and the Interpretation of the Gospels*, New York, Doubleday, coll. « The Anchor Bible Reference Library », 1999. Également, A. J. McNICHOL, D. L. DUNGAN, D. B. PEABODY, éd., *Beyond the Q Impasse – Luke's Use of Matthew: A Demonstration by the Research Team of the International Institute for Gospel Studies*, Valley Forge, Pa., Trinity Press International 1996 et, plus récemment, D. B. PEABODY, L. COPE, A. J. McNICHOL, éd., *One Gospel from Two: Mark's Use of Matthew and Luke: A Demonstration by the Research Team of the International Institute for Gospel Studies*, Harrisburg, Pa., Trinity Press International, 2002. De ces derniers ouvrages, voir le compte rendu du premier par C. M. TUCKETT in *JBL* 117, 1998, p. 363-365 et du second par H. T. FLEDDERMANN in *CBQ* 66, 2004, p. 498-500.

⁶ C. M. TUCKETT, *The Revival of the Griesbach Hypothesis. An Analysis and Appraisal*, Cambridge, Cambridge University Press, 1983.

⁷ TUCKETT, *Q and the History, op. cit.*, p. 11-16.

s'accommoder des quelques accords mineurs significatifs contre Marc, pour lesquels différentes explications ont été proposées, même si elles ne sont pas totalement satisfaisantes, que d'accepter un Luc qui aurait considérablement réarrangé Matthieu ou un Marc qui aurait fusionné et abrégé Matthieu et Luc⁸ ». Et la question posée par W. D. Davies et D. C. Allison dans leur commentaire sur Matthieu, que reprend M. Goodacre, « Peut-on envisager sérieusement que quelqu'un aurait récrit Matthieu et Luc en omettant d'un côté la naissance miraculeuse de Jésus, le sermon sur la montagne et les apparitions de la résurrection, tout en ajoutant, de l'autre, l'histoire du jeune homme nu, un miracle de guérison que Jésus n'accomplit que difficilement et la remarque que la famille de Jésus pensait qu'il avait perdu la tête⁹ ? », est toujours pertinente.

Il faut noter que l'une des dernières positions prises par M.-É. Boismard concernant le problème synoptique le rapproche, ainsi qu'il le reconnaît, « de la théorie des Deux Évangiles (Griesbach *redivivus*) », mais seulement « sur un point très précis : par rapport à notre théorie précédente, nous admettons maintenant un nombre de cas beaucoup plus considérables où effectivement le texte actuel de Mc fusionne les textes des traditions matthéenne et lucanienne¹⁰ ». Le Mc actuel dépend donc ici, à la fois, d'un Mt intermédiaire et d'un proto-Lc. Ce qui rejoint, comme le note encore Boismard, la théorie élaborée par P. Rolland, « selon laquelle Mc ne ferait que fusionner les textes, non pas de Mt et de Lc sous leur forme actuelle, mais d'un pré-Matthieu et d'un pré-Luc¹¹ ». Mais sur deux points, Rolland se sépare de la théorie de Griesbach : il maintient l'indépendance des Évangiles actuels de Mt et de Lc et maintient également la source commune à Mt et à Lc (Q), qu'il appelle l'Évangile des Craignant-Dieu¹².

⁸ J. S. KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, op. cit., p. 38-43, (citation p. 43) ; pour toutes les citations d'ouvrages en anglais c'est l'auteur qui traduit. Voir également P. ROLLAND, « Les faiblesses de la théorie de Griesbach », in *Les premiers Évangiles. Un nouveau regard sur le problème synoptique*, Paris, Cerf, coll. « Lectio divina, 116 », 1984, p. 26-31 et récemment Mark GOODACRE qui, en établissant fortement la priorité de Mc, « Setting in Place the Cornerstone: The Priority of Mark » in *The Case Against Q*, Harrisburg, Pa., Trinity Press International, 2002, p. 19-45, rejette automatiquement l'hypothèse de Griesbach.

⁹ W. C. DAVIES, D. C. ALLISON, *A Critical and Exegetical Commentary on the Gospel According to Saint Matthew*, Édimbourg, T & T Clark, coll. « The International Commentary on the Holy Scriptures of the Old and New Testaments », vol. 1, 1988, p. 109. Voir GOODACRE, *The Case Against Q*, op. cit., p. 37.

¹⁰ M.-É. BOISMARD, *L'Évangile de Marc. Sa préhistoire*, Paris, Lecoffre-Gabalda, coll. « Études bibliques, n.s., 26 », 1994, p. 9. Voir à ce propos F. NEIRYNCK, « Urmarcus révisé. La théorie synoptique de M.-É. Boismard nouvelle manière », in *Evangelica III*, op. cit., p. 399-411 (article de 1995).

¹¹ BOISMARD, *L'Évangile de Marc*, op. cit., p. 9 et P. ROLLAND, *Les premiers Évangiles*, op. cit.

¹² P. ROLLAND, *Les premiers Évangiles*, op. cit., p. 26-31 et 158-180. Sur cette « adaptation de l'hypothèse de Griesbach » par P. Rolland, voir F. NEIRYNCK, in *Evangelica II*, op. cit., p. 305-307 et 325-329.

C'est aussi la position d'Étienne Nodet, de l'École biblique de Jérusalem, qui souligne les difficultés de la théorie des deux sources, en particulier les accords mineurs de Mt et Lc contre Mc dans la triple tradition¹³ et se range finalement du côté de Griesbach¹⁴, mais principalement pour deux raisons externes qui font, selon lui, considérer Mc comme postérieur à Mt et à Lc : d'abord la combinaison de témoignages patristiques qui indiquerait « qu'une certaine forme de Mc dépend d'autres sources, qui ne peuvent être que certains états plus ou moins archaïques de Mt et de Lc¹⁵ » et, deuxièmement, le fait que Marc ne connaissant pas la Galilée juive serait « très éloigné du milieu d'origine¹⁶ ». Nodet ne tient pas vraiment compte, à mon avis, des réponses qui ont été données au problème des accords mineurs et la solution qu'il retient traîne son bagage d'hypothèses non vérifiables dont témoigne le « ce qu'il faut de menus remaniements, de rédaction progressive », et le « etc. » qu'il lui faut ajouter pour rendre compte des problèmes subsistants.

Tout cela illustre on ne peut mieux la complexité du problème synoptique et pourquoi, encore aujourd'hui, il s'agit toujours d'un problème.

II. PRIORITÉ DE Q ?

Si l'on excepte la théorie de Griesbach, que ses partisans préfèrent appeler maintenant la théorie des Deux Évangiles (Mt et Lc)¹⁷ – théorie qui prône la priorité de Mt –, c'est la priorité de Mc qui restait, jusqu'à tout récemment, la pierre d'angle de toutes les autres tentatives de solution du problème synoptique. Mais cette priorité est remise en cause dans l'impressionnant commentaire que Harry T. Fleddermann a donné de la source Q en 2005¹⁸. Se basant sur

¹³ É. NODET, *Le Fils de Dieu. Procès de Jésus et Évangiles*, Paris, Cerf, coll. « Josèphe et son temps, 4 », 2002, p. 89, 99, 144.

¹⁴ *Ibid.*, p. 115 et finalement p. 145, « Disons brièvement qu'il n'y a aucune difficulté à reprendre la théorie de Griesbach, et de considérer que Mc dépend de Mt et Lc, avec ce qu'il faut de menus remaniements, de rédaction progressive, etc. » !

¹⁵ NODET, *Le Fils de Dieu, op. cit.*, p. 108. Argument que l'auteur renforce en faisant appel à l'hypothèse que Mc serait une composition liturgique (« *Sitz im Leben*, rituel initiatique », p. 108), ce que suggérerait notamment la titulature proprement chrétienne de Mc 1, 1 : « Jésus Christ » et « Fils de Dieu », « déclaration liturgique faite au moment où cet évangile est proclamé » (p. 108). Tout cela, si je comprends bien, exigeant une date tardive pour le Mc canonique.

¹⁶ *Ibid.*, p. 115. Ces considérations *externes* donneraient l'avantage, selon lui, à la théorie de Griesbach.

¹⁷ D. L. DUNGAN explique ce nouveau titre, qu'il attribue à B. ORCHARD, *A Synopsis of the Four Gospels in a New Translation Arranged According to the Two Gospel Hypothesis*, Macon, Ga., 1982, dans son article « Two-Gospel Hypothesis », in *Anchor Bible Dictionary*, New York, Doubleday, VI, 1992, p. 671-679. M. GOULDER a contesté cette appellation : « My own theory [...] is also a Two-Gospel Hypothesis » (Luc utilisant Mc et Mt), in STRECKER, éd., *Minor Agreements, op. cit.*, p. 143, n. 1.

¹⁸ H. T. FLEDDERMANN, *Q. A Reconstruction and Commentary*, Louvain, Peeters, coll. « Biblical Tools and Studies, 1 », 2005.

une étude des passages où Mc et Q se « recouvrent » (les Mc-Q *overlaps*), Fleddermann soutient en effet fortement que Marc a connu et utilisé Q, ce qui remet en cause toute la question synoptique. Ici, Mc n'est plus le premier Évangile. C'est le document Q qui serait plutôt à l'origine de la tradition évangélique, c'est lui le premier « Évangile » et c'est son auteur qui en a créé le genre (p. 110, 172, 183, 215). Marc avait devant lui, quand il écrivait, le document entier de Q (p. 182). Q serait donc un Évangile de plein droit (l'appeler une « source », c'est souligner que d'autres auteurs s'en sont servis, mais ne rien dire de ce qu'il est en lui-même, p. 101). Dans ce commentaire, sont intégrées et maintenues (p. 180-183) toutes les positions que Fleddermann avait défendues dans son étude, *Mark and Q. A Study of the Overlaps Texts*, parue en 1995 (Louvain, Peeters, coll. « BETL 122 »). À ce point de vue, les critiques faites au premier ouvrage restent donc tout à fait valables pour le nouveau. Rappelons d'abord qu'en acceptant *Mark and Q* dans la *Bibliotheca* de Louvain, F. Neiryck lui avait ajouté, de façon étonnante, un « Assessment » très critique (p. 263-303), reprenant chacun des 28 *overlaps* signalés par Fleddermann et montrant que chacun pouvait s'expliquer sans recourir à une connaissance de Q par Marc. En somme, une quasi-réfutation de la thèse dans l'ouvrage même qui la présentait¹⁹.

Ce qui est en jeu, et que Neiryck défendait, c'est l'indépendance de Mc et de Q. Ce qui est d'ailleurs la seule manière de sauver la théorie des deux sources. Dans son explication des textes qui se recouvrent en Mc et Q, Fleddermann estimait avoir apporté non seulement un raffinement, mais une confirmation supplémentaire à cette théorie des deux sources (p. 215). Mais il s'agissait là, comme l'a noté C. Focant, « d'un curieux aveuglement²⁰ », car une dépendance de Mc par rapport à Q brise le *système* même de cette théorie²¹. Si Q, en effet, est à la source de Mc, « tout le matériel de la triple tradition, qui n'est pas attribué à Q ordinairement, devient potentiellement du matériel Q²² ». Ayant priorité absolue, Q devient l'origine de tout. Alors que la théorie des deux sources suppose, par définition, deux courants séparés dans la tradition évangélique (triple tradition et double tradition), la connaissance de Q par Marc ramène tout à un seul, démolissant ainsi « l'un des arguments les plus forts en

¹⁹ C. TUCKETT, d'accord dans l'ensemble avec Neiryck, note la chose avec un brin d'humour dans la recension sévère qu'il fait du *Mark and Q* de Fleddermann : « The book contains its own critical review ! », in *Biblica* 78, 1997, p. 279-283 (citation p. 279).

²⁰ C. FOCANT, recension du livre de Fleddermann in *RTL* 29, 1998, p. 77.

²¹ Voir I. DUNDERBERG, « Q and the Beginning of Mark », in *NTS* 41, 1995, p. 501-511 (p. 503).

²² C. TUCKETT, « Mark and Q », in C. FOCANT, éd., *The Synoptic Gospels. Source Criticism and the New Literary Criticism*, Louvain, Peeters, coll. « BETL, 110 », 1993, p. 151. Ce que DUNDERBERG, indépendamment, notait aussi : « An extreme, but nevertheless logical consequence of the Markan knowledge of Q would be that any synoptic passage having triple attestation by Matthew, Mark, and Luke can derive from Q », in *NTS* 41, 1995, p. 503.

faveur de l'existence même de Q²³ », le document que Fleddermann s'emploie si longuement, par ailleurs, à commenter. En toute logique, il faudrait alors parler de « théorie de l'unique source Q » ou considérer Q tout simplement comme une espèce de « proto-Marc »²⁴. Alors qu'elle est présentée comme « *Reconstruction* » de Q, la tentative de Fleddermann, méthodologiquement, semble plutôt conduire à sa disparition²⁵.

Ce commentaire a été salué comme « *a landmark* [un tournant décisif] *in Q scholarship*²⁶ » et il est, de fait, d'une grande richesse²⁷. Mais il reste celui d'un texte reconstruit selon une théorie (la priorité de Q) qui, logiquement, met en cause l'existence même de la double tradition, c'est-à-dire de la source Q elle-même. Ce paradoxe ne peut que nous ramener à la théorie classique des deux sources où, par définition, Mc et Q sont indépendants et où Mc reste le premier des Évangiles synoptiques²⁸.

III. PRIORITÉ DE MARC ET SES VARIANTES

La priorité de Mc reste en effet au principe de toutes les autres tentatives de solution du problème synoptique. Mais cette priorité est vue de bien des manières et se trouve plus ou moins modifiée par l'acceptation d'une forme différente du Mc actuel, qu'il s'agisse d'une forme de proto-Marc ou d'une forme de deutéro-Marc.

1. Proto-Marc

C'est la difficulté classique que constituent les accords mineurs Mt-Lc contre Mc qui est surtout à l'origine de la théorie d'un *Urmarkus*, dont dépendraient Mt

²³ C. TUCKETT, « Mark and Q », *op. cit.*, p. 153 : « A theory of direct dependence of Mark on Q would thus appear to demolish one of the strongest arguments in favour of the very existence of Q in the first place. »

²⁴ Comme le remarque encore C. FOCANT, in *ETL* 29, 1998, p. 77.

²⁵ Ce que souligne J. VERHEYDEN, dans « Mark and Q », in *ETL* 72, 1996, p. 413 : « What is presented as a support turns out to be a frontal attack on the Two-Sources hypothesis ; the refinement indeed leads to its end. » Commentant récemment « l'idée aventureuse » de Fleddermann, D. MARGUERAT montrait bien qu'« admettre que Marc a connu et utilisé la Source modifie principalement l'hypothèse Q, dont la définition axiomatique selon la théorie des deux sources, exclut tout rapport avec le deuxième Évangile », in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, *op. cit.*, p. 38.

²⁶ P. FOSTER, « New Scholarship on Q », in *The Expository Times [ExpT]* 117, 2006, p. 478.

²⁷ Voir « The Internal Coherence » (p. 65-67) et « The Theological Unity of Q » (p. 151-154).

²⁸ La thèse de Fleddermann entraîne d'autres conséquences qu'il peut être utile de signaler : par exemple, que la dépendance de Mc par rapport à Q réduit les possibilités de recours, dans la recherche du Jésus de l'histoire, au critère d'attestation multiple ou que le délai de la parousie, qui amène à dater le document Q autour de 75 (p. 159), reporterait très tard la rédaction de Mc qui en dépend...

et Lc et que le Mc actuel aurait quelque peu modifié²⁹. M.-É. Boismard a repris l'hypothèse à sa manière. Les études qu'il a menées, avec A. Lamouille, sur les Actes des Apôtres³⁰ et le relevé qu'il a fait des caractéristiques de Lc l'ont amené à reprendre en profondeur la théorie qu'il avait proposée en 1972 dans la *Synopse des quatre Évangiles en français*³¹. Boismard, on le sait, défend une « théorie des niveaux multiples » (*The Multi-Stage Hypothesis*), selon laquelle les rapports entre les Évangiles doivent s'expliquer non par dépendance directe des textes actuels, mais en faisant appel à des sources hypothétiques plus anciennes dont ils dépendent³². Il affirme avec raison que le problème synoptique étant un problème complexe « ne peut être résolu que par une solution complexe³³ ». En relisant Mc avec ces préoccupations lucaniennes en tête, Boismard croit percevoir des influences lucaniennes importantes sur le texte actuel de Mc qui l'obligent à « distinguer au moins deux niveaux de rédaction dans cet Évangile, le dernier niveau étant fortement influencé par le style de Lc³⁴ ». En éliminant du Mc actuel toutes les influences lucaniennes, Boismard en arrive à un proto-Marc réduit à sa « simplicité primitive », en fait fort diminué et même décapité, puisqu'il s'arrête au récit de l'institution de l'eucharistie (Mc 14, 22-25) et ne comporte pas le récit de la passion et de la résurrection³⁵.

La théorie que développe Philippe Rolland dans *Les premiers Évangiles*, théorie complexe aussi, comporte un proto-Marc, son document C, l'Évangile primitif qu'il appelle *Évangile des Douze* (p. 147). Rolland ne parle pas de proto-Marc, mais cet *Évangile des Douze* étant une forme plus ancienne de la tradition marcienne équivaut bien à ce que d'autres désignent ainsi. Cette théorie rejette donc la priorité du Mc actuel, lequel, selon Rolland, dépend de deux textes

²⁹ Sur les variantes les plus anciennes de l'hypothèse, voir F. NEIRYNCK, *The Minor Agreements of Matthew and Luke against Mark with a Cumulative List*, in collaboration with T. HANSEN and F. VAN SEGBROECK, Louvain, University Press, coll. « BETL, 37 », 1974, p. 12-14 ; sur de plus récentes, voir T. A. FRIEDRICHSEN, « The Matthew-Luke Agreements against Mark: A Survey of Recent Studies, 1974-1989 », in F. NEIRYNCK, éd., *L'Évangile de Luc. Problèmes littéraires et théologiques*, revised and enlarged edition, coll. « BETL, 32 », 1989, p. 335-392, ici 341-343. Un Proto-Mk (Mk¹) a aussi été proposé par N. WALTER, cf. *Evangelica III*, *op. cit.*, p. 210, n. 5.

³⁰ M.-É. BOISMARD, A. LAMOUILLE, *Le texte occidental des Actes des Apôtres. Reconstitution et réhabilitation*, t. I : Introduction et textes ; t. II : Apparat critique, index des caractéristiques stylistiques, index des citations patristiques, Paris, Éditions Recherche sur les civilisations, coll. « Synthèse 17 », 1984.

³¹ M.-É. BOISMARD, avec la collaboration de A. LAMOUILLE et P. SANDEVOIR, *Synopse des quatre Évangiles en français*, t. II, Paris, Cerf, 1972 (2^e éd. en 1980, corrigée par A. Lamouille).

³² BOISMARD en a donné un exposé et une justification fort éclairante dans « Théorie des niveaux multiples », in DUNGAN, *The Interrelations*, *op. cit.*, p. 231-243.

³³ *Ibid.*, p. 232.

³⁴ BOISMARD, *L'Évangile de Marc*, *op. cit.*, p. 22.

³⁵ *Ibid.*, p. 47 et la synthèse finale (p. 241-242) où l'auteur s'en explique. Voir la réaction de NEIRYNCK in « Urmarcus révisé », *op. cit.*

parallèles qu'il appelle d'abord Pré-Matthieu et Pré-Luc (p. 109), avant de les nommer *Évangile helléniste* (p. 152-153) et *Évangile paulinien* (p. 156). Sa théorie se rapproche donc de celle de Boismard : il refuse comme lui toute liaison directe entre les Évangiles actuels de Mt, Mc et Lc ; leurs ressemblances s'expliquent exclusivement par l'utilisation de documents communs ; il admet, par ailleurs, avec Boismard, l'existence d'un document Q (qu'il appelle *Évangile des Craignant-Dieu*), qui rend compte de la double tradition commune à Mt et à Lc³⁶.

Delbert Burkett, dans une théorie qu'il reconnaît être très voisine de celle de Rolland, laquelle n'a pas reçu, dit-il, toute l'attention qu'elle mérite, vient à son tour de ressusciter ce que d'aucuns ont appelé le « fantôme du *Ur-Marcus*³⁷ ». Pour lui aussi, la solution du problème synoptique exige une théorie complexe (p. 5, 134, 263)³⁸. Selon lui, aucun Évangile synoptique ne dépend directement d'un autre (ni Mc et Lc de Mt, et surtout ni Mt et Lc directement de Mc). Mais ils dépendent tous de sources plus anciennes. Ce que Burkett rejette avant tout, c'est la priorité du Mc canonique. Estimant que Mt et Lc omettent régulièrement et communément toutes les caractéristiques rédactionnelles du Mc actuel – c'est là, il me semble, son principal argument³⁹ –, il conclut que Mt et Lc n'ont pas utilisé comme source le Mc que nous connaissons (p. 42). Il suppose donc l'existence d'un Évangile pré-synoptique qu'il appelle « Proto-Mark », lequel aurait été révisé en deux endroits différents pour créer un « Proto-Mark A » utilisé par Mt et un « Proto-Mark B » utilisé par Lc⁴⁰.

³⁶ Mais il montre bien (p. 234-235) que l'existence d'un document Q indépendant de Mc est « injustifiable » chez Boismard, puisque son ultime rédaction de Mc (le Mc actuel) aurait connu par le Mt intermédiaire et le Proto-Luc les traditions attribuées au document Q.

³⁷ D. BURKETT, *Rethinking the Gospel Sources. From Proto-Mark to Mark*, New York/Londres, T & T Clark International, 2004 (voir sa remarque sur Rolland, p. 139-141). L'expression « the phantom of an "Ur-Markus" (or an earlier version of Mark) » vient de B. H. STREETER, qui pensait bien s'en être débarrassé in *The Four Gospels: A Study of Origins*, Londres, Macmillan, 1924.

³⁸ Dans cet ouvrage, Burkett s'intéresse avant tout à la tradition marcienne, d'où son sous-titre : *From Proto-Mark to Mark*. Pour ce qui regarde la « double tradition » qu'on trouve en Mt et Lc, il dit ne pas contester la validité de l'hypothèse Q : « My own theory includes something that could be called Q » (p. 5). En fait, il traite de ce document dans le deuxième volume de *Rethinking the Gospel Sources* qui a pour sous-titre : *The Unity and Plurality of Q*, Atlanta, Society of Biblical Literature, 2009, sur lequel je reviendrai.

³⁹ Voir la section intitulée « Benign Features of Mark absent from Matthew and Luke » (p. 13-42), où il s'emploie à montrer que des thèmes entiers et des caractéristiques stylistiques qui reviennent constamment en Mc sont complètement absents à la fois chez Mt et chez Lc. Il qualifie ces éléments de « benign » – disons d'« inoffensifs » –, s'agissant d'éléments auxquels Matthieu et Luc n'auraient, en principe, rien à objecter, ni stylistiquement, ni idéologiquement. Si néanmoins tous les deux les omettent en même temps, c'est qu'ils n'ont pas connu ces éléments rédactionnels de Mc (p. 14).

⁴⁰ Notons que le maintien de notre Mc comme premier Évangile, celui utilisé par Matthieu et Luc dans la théorie des deux sources, ne règle pas le débat concernant la tradition marcienne elle-même : la composition de ce Mc, la question de ses sources. Voir F. Neiryck : « The assumption that Mark is the first Gospel does not close the debate about its composition and its sources (the pre-Markan passion-narrative, pre-Markan collections or individual pericopes and sayings), about the unity of its style and its theology », « The Two-Source Hypothesis », in DUNGAN, *The Interrelations*, op. cit., p. 4.

En reposant sur la seule considération de sources écrites et des dépendances littéraires entre elles, la théorie de Burkett ne laisse place, pour expliquer les variations entre ces textes, à aucune influence possible ni de la tradition orale, ni de la mémoire (personnelle, liturgique) des évangélistes. Oralité et mémoire, dont on tient un plus grand compte dans la recherche récente sur les origines des Évangiles. C'est un point que David J. Neville signale dans les différences qu'il relève entre ce premier volume de Burkett et le *Jesus Remembered* de J. D. G. Dunn, deux ouvrages susceptibles, selon lui, de sonner le glas de la théorie des deux sources⁴¹.

Mais ce qui est en jeu est peut-être autre chose. Tout au long de son article (p. 149, 151, 152, 157, 158, 160, et surtout 168), Neville remarque que Burkett maintient que les évangélistes fonctionnent comme des éditeurs-compileurs, reproduisant scrupuleusement leurs sources sans presque rien y changer et non comme des auteurs. C'est un point que Burkett lui-même admet sans discussion⁴². La critique rédactionnelle nous a pourtant appris que les évangélistes n'étaient pas, comme on le pensait au temps de la critique des formes, de simples compileurs, de simples « enfileurs de perles », mais des auteurs-théologiens capables de retoucher et d'adapter leurs sources. On ne voit pas bien, d'ailleurs, en quoi l'activité de ces compileurs-éditeurs qui – pour combiner diverses sources (Mc, Q, M ou L) – doivent faire des *adaptations* parfois majeures pour incorporer le matériel d'une source (par ex. Q) dans le contexte d'une autre (par ex. Mc) (Burkett, 2^e volume, p. 112) ou le rendre pertinent pour leur communauté (p. 215), qui *éditent* leurs sources, jusqu'à y ajouter possiblement, comme Mt le fera en 5, 32, une exception au divorce (p. 129), qui *interprètent* en clarifiant le sens de Q (p. 215), ou qui agissent comme *rédacteurs* (p. 175, 182, 210), se distingue de l'activité que la critique rédactionnelle attribue aux évangélistes comme auteurs-compositeurs véritables.

Concernant cette utilisation de multiples sources par les évangélistes, il convient ici de renvoyer à l'important ouvrage de R. A. Derrenbacher qui confronte la plausibilité des différentes solutions suggérées pour le problème synoptique à ce que nous savons des pratiques de composition des écrivains du monde gréco-romain⁴³.

⁴¹ D. NEVILLE, « The Demise [la mort !] of the Two-Document Hypothesis », dans la revue *Pacifica* [Australasie] 19, 2006, p. 78-92 (en particulier p. 91). Il fait aussi allusion à cette influence très probable de la tradition orale dans son long compte rendu du livre de Burkett, « The Phantom Returns [il s'agit du fantôme de l'*Ur-Markus* de Streeter]. Delbert Burkett's Rehabilitation of Proto-Mark », in *ETL* 84, 2008, p. 135-173 (en particulier p. 168).

⁴² Voir « The Return of Proto-Mark. A Response to David Neville », in *ETL* 85, 2009, p. 117-134 : « As he [Neville] correctly infers, I think that the evangelists functioned primarily as compilers rather than as true authors » (p. 123). Il le redit maintes fois, dans son deuxième volume *The Unity and Plurality of Q* (p. 102, 111, 134, 169, 205, 214).

⁴³ R. A. DERRENBACHER, *Ancient Compositional Practices and the Synoptic Problem*, Louvain, Peeters, coll. « BETL, 186 », 2005, p. 4. Voir également F. G. DOWNING, « Compositional Conventions and the Synoptic Problem », in *JBL* 107, 1988, p. 69-85 et S. L. MATTILA, « A Question too often Neglected », in *NTS* 41, 1995, p. 199-217.

Derrenbacher note que les critiques imaginent souvent, implicitement, que la production des textes et des manuscrits se faisait autrefois comme aujourd'hui. Comme si Mathieu et Luc, par exemple, avaient sur une table devant eux des copies (identiques⁴⁴ ?) de Mc et de Q et utilisaient un équivalent du « couper/coller » de nos ordinateurs pour transcrire des portions de leurs sources sur leur rouleau de papyrus⁴⁵. Il faut garder à l'esprit que, pour tisser ensemble Mc et Q, Matthieu et Luc devaient travailler à partir de rouleaux, presque certainement pour Mc, possiblement aussi pour le document Q (bien que ce dernier ait pu se trouver déjà sous forme de codex, selon Derrenbacher⁴⁶). Tout cela laisse place à des variations possibles dans l'utilisation des sources, celle qu'ils avaient devant leurs yeux⁴⁷ et les sources parallèles qu'ils connaissaient par ailleurs, pour les avoir sans doute lues (ou entendues) et dont ils pouvaient garder mémoire⁴⁸.

Ce qui nous éloigne de l'image de compilateurs transcrivant passivement leurs sources. Il existe, par ailleurs, différentes manières d'expliquer les omissions, par Matthieu et Luc, de certains traits rédactionnels de Mc. Il ne semble donc pas que l'*Ur-Markus* de Burkett puisse invalider la thèse de la priorité du Mc canonique.

⁴⁴ Matthieu et Luc avaient-ils des copies identiques de Mc et Q ? C'est possible, mais peu probable. La priorité de Mc selon la théorie des deux sources n'exige pas cette identité. Plusieurs versions de Mc et de Q ont dû circuler. Écrivant de manière indépendante, à distance l'un de l'autre, géographiquement et ecclésiastiquement, Matthieu et Luc ont dû avoir en mains des textes au moins légèrement différents. Voir DERRENBACHER, *op. cit.*, p. 48.

⁴⁵ Les tables pour écrire (*writing desks*) n'auraient été en usage que quelque temps après le IV^e siècle de notre ère. Les scribes écrivaient soit accroupis avec une tunique étendue sur leurs genoux comme surface rudimentaire où maintenir leur rouleau, soit assis sur un tabouret, le rouleau soutenu sur un genou. Dans ce contexte, on peut deviner la difficulté qu'il y aurait à fusionner plusieurs sources (deux mains étant requises pour dérouler chaque rouleau), comme le supposent nos théories ! Pour les études concernant la posture des copistes dans l'Antiquité, voir DERRENBACHER, *op. cit.*, p. 4 et 38. MATTILA met bien en évidence le problème, très prosaïquement physique, que les auteurs anciens devaient affronter pour utiliser en même temps plusieurs sources, ce dont devrait davantage tenir compte notre critique des sources, in *NTS* 41, 1995, p. 214-216.

⁴⁶ Voir sa proposition p. 253-255, mais aussi p. 223-225, où il évoque le cahier de notes ou livre à feuilles mobiles (*Ringbuch*), par lequel Migaku SATO explique la composition de Q. Il faut néanmoins souligner, avec C. TUCKETT (recension de Derrenbacher in *JTS* 58, 2007, p. 187-190 [p. 189]), une hypothèse oubliée par Derrenbacher. Celui-ci suppose que les évangélistes (comme auteurs) étaient aussi (physiquement) les *scribes* transcrivant leur travail. Mais les évangélistes ont-ils écrit leurs textes eux-mêmes ? Ou les ont-ils dictés à d'autres ? Dans ce dernier cas, les difficultés physiques des scribes aux prises avec plusieurs documents à la fois seraient bien moindres ! Pour la pratique de la *dictée* chez les auteurs anciens, voir MATTILA, *op. cit.*, p. 215-216.

⁴⁷ Dans leur travail, les auteurs anciens ne suivaient en général qu'une seule source à la fois (Derrenbacher, p. 116).

⁴⁸ Pour l'utilisation libre par les auteurs anciens de la mémoire de textes écrits, voir Derrenbacher, p. 46-47 ; pour la mémoire de la tradition orale (ou d'un *texte oral* !), p. 252-255.

2. Deutéro-Marc

a. Forme radicale : rédaction nouvelle de Marc

C'est encore pour expliquer les fameux accords mineurs Mt-Lc contre Mc, qu'Albert Fuchs a proposé une variante à la thèse de la priorité de Mc. Mt et Lc ne dépendraient plus d'un Mc antérieur au Mc actuel, mais plutôt d'un Mc postérieur, d'un *Deuteromarkus*, qui serait une rédaction nouvelle et augmentée du Mc canonique, utilisée indépendamment par Matthieu et Luc⁴⁹. Donc, non plus la théorie classique des deux sources, mais « il faudrait préférer à la place une théorie en trois étapes (*i.e.*, Marc, Deutéro-Marc, Matthieu/Luc)⁵⁰ ». Au départ, A. Fuchs ne contestait pas, du moins directement, les composantes de la théorie des deux sources : priorité de Marc, indépendance réciproque de Mt et de Lc, existence même d'une seconde source (Q). Plus tard, Fuchs enlèvera de Q certains passages de la double tradition conservés aussi par Mc (Marc-Q *overlaps*) : la prédication de Jean-Baptiste, la tentation de Jésus, la controverse à propos de Béelzébul, la parabole de la graine de moutarde. Ce qui l'amènera à réclamer une définition plus rigoureuse de la source Q, demandant qu'elle soit vraiment « *Redequelle* » ou « *Logienschrift* », sans éléments narratifs⁵¹.

Pour ce qui est des accords mineurs, ils sont vus – et c'est là l'important – comme secondaires par rapport au Mc canonique, ce qui exclut toute explication qui se ferait à un niveau pré-marcien. En plus, ces accords sont perçus comme un phénomène global, le produit d'une seule main, auquel il faut aussi répondre globalement, c'est-à-dire en supposant que Mt et Lc dépendent d'une rédaction de Mc, *i.e.* le *Deutéromarc*, faite par un même auteur, dont il serait même possible de dégager certaines préoccupations théologiques (par exemple, mise en valeur des affirmations christologiques et attention aux éléments ecclésiologiques). Et cela même si, en principe, on reconnaît que plusieurs de ces accords mineurs pourraient s'expliquer par les corrections du texte de Mc par Matthieu et Luc, deux rédacteurs indépendants.

À la suite de Fuchs et sous sa direction, plusieurs « disciples » ont défendu, toujours pour expliquer principalement les accords mineurs Mt-Lc contre Mc

⁴⁹ C'est la théorie que A. FUCHS a exposée dans sa thèse : *Sprachliche Untersuchungen zu Matthäus und Lukas. Ein Beitrag zur Quellenkritik. Die Blindenheilung: Mt 9, 27-31. Das Zeugnis der Christen in der Verfolgung: Lk 21, 14-15*, Rome, Biblical Institute Press, coll. « *Analecta Biblica*, 49 », 1971, et qu'il a précisée et développée par la suite en de nombreux articles et recensions traitant du problème synoptique, parus notamment, depuis 1974, dans les volumes des *Studien zum Neuen Testament und Seiner Umwelt (SNTU)*, Linz. Pour une présentation critique, voir T. A. FRIEDRICHEN, « The Matthean-Luke Agreements », *op. cit.*, p. 360-365.

⁵⁰ A. FUCHS, in STRECKER, *Minor Agreements*, *op. cit.*, p. 92. Voir déjà « Übereinstimmungen gegen Mk », in *SNTU* 3, 1978, p. 55.

⁵¹ A. FUCHS, « Die Wiederbelebung der Griesbachhypothese », in *SNTU* 5, 1980, p. 141-142 ; « Versuchung Jesu », in *SNTU* 9, 1984, p. 144 (avec NIEMAND).

bien qu'avec des nuances, l'existence d'un *Deutéromarc*. Parmi eux, Franz Kogler (1988), Christoph Niemand (1989) et Johann Rauscher (1990)⁵². Avec ces auteurs, l'hypothèse d'un *Deutéromarc* a continué d'évoluer. Ce document, proposé d'abord pour expliquer les accords mineurs Mt-Lc contre Mc dans la triple tradition et qui en était venu à inclure des textes de la double tradition localisés dans le contexte de Mc, comprend maintenant, selon Kogler, du « *Matthean special material* ». De même Niemand, dans sa thèse sur la transfiguration, rapporte presque tous les accords mineurs à un *Deutéromarc* et rejette comme insuffisante, sauf pour quelques accords de style, l'explication d'une rédaction indépendante de la part de Matthieu et de Luc. Dans les passages où les accords ne sont pas strictement identiques (les accords 3, 6, 14, 15 et 17), Niemand croit que Mt aurait mieux préservé la version du *Deutéromarc*. Ce qui fait dire à Neiryneck : « En fait, le *Deuteromarkus* de Niemand est en réalité un [*post-Markan*] Proto-Matthieu⁵³. » J. Rauscher développe la même hypothèse et chez lui aussi le *Deutéromarc* prend une coloration de plus en plus matthéenne. À ce propos, la remarque faite par Timothy A. Friedrichsen semble tout à fait pertinente : « Alors que le *Deuteromarkus* se rapproche de Matthieu, Q commence à perdre son sens et l'emploi par Luc du *Deuteromarkus* se rapproche de l'hypothèse de Goulder soutenant que Luc dépend de Matthieu⁵⁴. »

Dans la théorie du *Deutéromarc*, il y aurait donc comme un abandon graduel de la source Q, intégrée d'abord en partie par Fuchs dans la rédaction deutéromarcienne et se rapprochant finalement – avec Kogler, Niemand et Rauscher – d'un proto-Matthieu (postérieur au Mc canonique) qui dispense alors de Q, un peu à la manière de Goulder comme nous le verrons. Y a-t-il vraiment avantage à remplacer la source Q par un autre document qui paraît encore plus hypothétique et qu'il ne serait certainement pas facile de reconstruire ? Il faudrait pour cela qu'on ne puisse pas expliquer autrement les accords mineurs, démontrer en particulier l'impossibilité d'une rédaction

⁵² F. KOGLER, *Das Doppelgleichnis vom Senfkorn und vom Sauerteig in seiner traditions-geschichtlichen Entwicklung. Zur Reich-Gottes-Vorstellung Jesu und ihren Aktualisierungen in der Urkirche*, Würzburg, Echter Verlag, coll. « Forschung zur Bibel, 59 », 1988 ; C. NIEMAND, *Studien zu den Minor Agreements der synoptischen Verklärungspäriken. Eine Untersuchung der literarkritischen Relevanz der gemeinsamen Abweichungen des Matthäus und Lukas von Markus 9, 2-10 für die synoptische Frage*, Francfort-sur-le-Main, Lang, coll. « Europäische Hochschulschriften, 23/352 », 1989 ; J. RAUSCHER, *Vom Messiasgeheimnis zur Lehre der Kirche. Die Entwicklung der sogenannten Parabeltheorie in der synoptischen Tradition (Mk 4, 10-12 par Mt 13, 10-17 par Lk 8, 9-10)*, Thèse, Linz, 1990.

⁵³ NEIRYNCK, « The Minor Agreements and the Two-Source Theory » (Symposium, Göttingen, 1991), in *Evangelica II*, op. cit., p. 36.

⁵⁴ T. A. FRIEDRICHSEN, « New Dissertations on the Minor Agreements », in *ETL* 67, 1991, p. 373-394 (citation p. 390). Voir également F. NEIRYNCK, « The Minor Agreements and the Two-Source Theory », in *Evangelica II*, op. cit., p. 3-42 (NIEMAND, p. 34-40) et *ETL* 65, 1989, p. 440-441 (KOGLER), p. 441-442 (NIEMAND).

indépendante de la part de Matthieu et de Luc. Je reviendrai sur ces accords. Ajoutons simplement, pour terminer, qu'il serait tout de même très curieux qu'au lieu de ce Mc amélioré, à jamais disparu, la tradition manuscrite n'ait conservé que notre *pauvre* Mc canonique...

b. Forme mitigée : une recension de Marc

Ulrich Luz, dans son commentaire sur Matthieu, maintient la théorie des deux sources et donc l'existence de Q. Mais, à l'occasion, en raison d'accords mineurs difficiles à expliquer, il croit aussi que Matthieu et Luc ont connu Mc dans une recension « qui, sur un certain nombre de points, est postérieure à notre Marc⁵⁵ ». Un *Deutéromarc* donc, « un remaniement deutéro-marcien du texte de Marc⁵⁶ », mais qui serait très peu différent du Mc canonique. Et qui n'est pas la seule solution au problème des accords. Il écrit en effet :

Mais, à mon avis, les accords mineurs ne nécessitent pas une révision fondamentale de l'hypothèse des deux sources. Puisque ces accords ne manifestent clairement aucun profil commun, ni linguistiquement, ni théologiquement, il n'est pas requis de limiter leur explication à une seule hypothèse. Dépendant du passage, on peut invoquer plutôt différentes hypothèses. On peut souvent supposer des corrections du texte de Marc par Matthieu et Luc, qui auraient été faites indépendamment⁵⁷.

Dans son deuxième volume, il souligne à plusieurs reprises le grand nombre de ces accords mineurs. S'il s'en tient la plupart du temps à une explication rédactionnelle, il se sent parfois obligé, comme à propos de Mt 9, 18-26, d'accepter comme source un Mc révisé : « Notre texte est l'un de ces textes synoptiques qui manifestent clairement l'existence d'une recension deutéro-marcienne⁵⁸. » Mais Luz reste modeste dans ses conclusions et semble devenir de plus en plus indécis. Il dira, par exemple, à propos de Mt 17, 1 (récit de la transfiguration), « qu'une recension deutéro-marcienne qui serait la source de Matthieu est une possibilité. Cependant, on ne peut [en] être certain ; plusieurs accords mineurs dans ce texte peuvent relever d'une rédaction indépendante » (p. 395). Dans son troisième volume, les accords mineurs significatifs sont encore plus réduits et Neiryck ajoute à ce sujet : « On peut encore ramener leur nombre au-dessous du minimum requis pour constituer une "recension" (ou

⁵⁵ U. LUZ, *Matthew 1-7. A Commentary*, Minneapolis, Augsburg, 1989, p. 48.

⁵⁶ U. LUZ, *ad Mt 13, 10*, in *Matthew 8-20*, Minneapolis, Fortress Press, coll. « Hermeneia », 2001, p. 237. La même solution est invoquée pour les accords en Mt 9, 18-26 (p. 41) ; 12, 3-4 (p. 179) ; 16, 21 (p. 381) ; 17, 1-3 (p. 395).

⁵⁷ U. LUZ, *Matthew 1-7*, *op. cit.*, p. 48.

⁵⁸ U. LUZ, *Matthew 8-20*, *op. cit.*, p. 41.

texte révisé) de Marc⁵⁹. » Au symposium de 1991, U. Luz concluait lui-même que l'existence d'une recension deutéromarcienne – « plus probablement un Deutéro-Marc (comme le propose Ennulat), qui est légèrement différent de Marc » –, introduisant « un texte inconnu additionnel, vers lequel je dois me tourner *faute de mieux* [en français dans le texte] pour résoudre quelques-uns de mes problèmes », n'était finalement pas établie et « ne devait être utilisée qu'en dernier ressort (*Verlegenheitshypothese*) »⁶⁰.

Sur ce point, Luz renvoie principalement et fréquemment à Andreas Ennulat – dont il a dirigé la thèse – qui a surtout développé cette hypothèse d'une recension partielle et modérée de Mc⁶¹. Après avoir étudié quelques 1 000 accords mineurs, Ennulat, en effet, ne propose une rédaction deutéro-marcienne comme seule solution acceptable que pour 4% des accords mineurs. Parmi ces derniers, trois ou quatre appartiennent au récit de la Passion, dont le principal, Mt 26, 28/Lc 22, 64 contre Mc 14, 65, pose un problème particulier sur lequel je reviendrai plus loin. Pour le reste, il paraît plus simple de penser à une rédaction indépendante de la part de Matthieu et Luc que d'imaginer une entité nouvelle, un Mc légèrement retouché, dont il n'existe aucune trace⁶².

3. Priorité de Marc sans Q et postériorité de Luc

Nous avons vu que l'hypothèse des Deux Évangiles (Griesbach *redivivus*) faisait dépendre Lc de Mt. Mais la nouveauté proposée par Austin Farrer a été de combiner la priorité de Mc avec, cette fois, la connaissance de Mt par Luc⁶³. Michael Goulder a repris cette hypothèse avec une grande ferveur et l'a popularisée

⁵⁹ F. NEIRYNCK, « The Sources of Matthew. Annotations to U. Luz's Commentary », in *Evangelica III, op. cit.*, p. 378. Neiryck fait référence à *Das Evangelium nach Matthäus*. 3 Teilband: Mt 18-25, Zurich/Düsseldorf, Benziger, 1997.

⁶⁰ U. LUZ, dans sa réponse à W. R. Farmer. Pour un résumé de cette réponse, voir STRECKER, *Minor Agreements, op. cit.*, p. 220.

⁶¹ A. ENNULAT, *Die «Minor Agreements». Untersuchungen zu einer offenen Frage des Synoptischen Problems*, Tübingen, Mohr Siebeck, coll. « Wissenschaftliche Untersuchungen zum Neuen Testament. 2. Reihe, 62 », 1994. La thèse date de 1990. Voir la longue recension de T. A. FRIEDRICHSEN, in *ETL* 67, 1991, p. 373-385.

⁶² Il faut pourtant toujours se rappeler, comme l'a très bien souligné M. E. BORING, (« The synoptic Problem, "Minor" Agreements, and the Beelzebul Pericope », in F. VAN SEGBROECK, C. M. TUCKETT, G. VAN BELLE, J. VERHEYDEN, éd., *The Four Gospels 1992. Festschrift Frans Neiryck*, Louvain, University Press/Peeters, coll. « BETL, 100 », 1992, p. 617), « that it is inherently probable that all of our early documents circulated in different recensions. » Dans cette perspective, il conclut : « Positioning such a Deutero-Markan recension [comme celle de Luz] is only a minor adaptation of the classic 2SH. »

⁶³ Théorie présentée par A. FARRER, « On dispensing with Q », in D. E. NINEHAM, éd., *Studies in the Gospels. Essays in Memory of R. H. Lightfoot*, Oxford, Blackwell, 1955, p. 55-88, mais suggérée avant lui par J. H. ROPES, *The Synoptic Problem*, Cambridge, Mass., Harvard University Press, en 1934.

dans de nombreux articles, mais surtout dans *Luke. A New Paradigm*, son ouvrage principal⁶⁴. Dans ce nouveau paradigme remplaçant celui de la théorie des deux sources, Mc reste premier, il a été utilisé par Matthieu, et Luc a connu et utilisé les deux. En 1978 déjà, Goulder concluait un article intitulé : « On Putting Q to the Test », en disant : « Le témoignage des accords montre que Luc a connu Matthieu et donc que Q n'est plus une hypothèse valable⁶⁵. » Il maintient cette conclusion dans son ouvrage considérable *Luke. A New Paradigm* : « Si Luc a connu Matthieu, nous aurions perdu la seule bonne raison pour croire à l'existence de Q [...]. S'il existait un seul accord mineur, clair et significatif, dans le récit de la Passion, il faudrait alors reconnaître que Luc reprenait Matthieu ; ce qui entraînerait la destruction de Q et de toute la structure avec lui...⁶⁶ » Il a repris son argumentation, avec quelques corrections, au congrès de Göttingen en 1991. Il conclut, pour écarter certaines interprétations de sa position qu'il estime fausses, qu'« assurément, il est vrai que la multiplication des débats sur les accords mineurs ne va pas “détruire automatiquement l'hypothèse Q”⁶⁷ ». Ce qui ne l'empêche pas d'affirmer aussitôt : « Ainsi, une série impressionnante d'accords mineurs est suffisante pour mettre à l'épreuve [l'hypothèse] Q ; et j'ai soutenu dans mon *Luke* que Q avait complètement raté cette épreuve » (p. 159). Sa véritable position cependant est peut-être énoncée à la page suivante : « On ne peut prouver que l'hypothèse des deux sources est fautive. Mais elle doit rivaliser en plausibilité avec les autres théories » (p. 160). À l'évidence, cependant, d'après ses analyses des accords mineurs, Goulder croit que la théorie des deux sources n'est pas plausible.

⁶⁴ M. GOULDER, *Luke. A New Paradigm*, Sheffield, Sheffield Academic Press, coll. « JSNTSup., 20 », 1989. Pour un résumé de sa position, voir p. 22-26 : « Alternative Paradigm ». R. H. GUNDRY « join[ed] arms with M. D. Goulder to argue that Luke used Matthew as well as Mark (though [ajouté-il] I disagree heartily with Goulder's replacement of Q with Matthew and therefore would add that Luke used Q as well as Mark and Matthew) », in his essay « Matthean Foreign Bodies in Agreements of Luke with Matthew Against Mark. Evidence that Luke used Matthew », in VAN SEGBROECK *et al.*, *The Four Gospels 1992*, *op. cit.*, p. 1468.

⁶⁵ M. GOULDER, « On Putting Q to the Test », in *NTS* 24, 1978, p. 218-234 (citation p. 234). Voir aussi son « Is Q a Juggernaut ? », in *JBL* 115, 1996, p. 667-681.

⁶⁶ *Luke*, *op. cit.*, p. 6. Goulder en appelle ici au concept de « falsifiabilité » qu'il emprunte au philosophe des sciences Karl Popper : une hypothèse peut être réfutée, falsifiée, si on peut établir que l'hypothèse ne rend pas compte d'un point, fût-il unique. Ainsi « “All swans are white” can be refuted by the discovery of a single black swan » (*Luke*, *op. cit.*, p. 3). Il soutient dès lors que « If there were any significant Minor Agreement (MA) of Matthew and Luke against Mark in the Passion story, that would imply that Luke knew Matthew (since Luke wrote later than Matthew, and there is no Q in the Passion story *ex hypothesi*). » Or, cet accord mineur décisif existe, selon Goulder, et c'est celui sur lequel il faudra revenir : l'accord de Mt 26, 68 / Lc 22, 64, contre Mc 14, 65. Parmi tous les accords mineurs dont on peut discuter, celui-là est décisif : c'est le cygne noir qui suffirait à renverser la théorie des deux sources !

⁶⁷ M. GOULDER, « Luke's Knowledge of Matthew », in STRECKER, *Minor Agreements*, *op. cit.*, p. 159. Les guillemets dans la phrase renvoient à une remarque faite par T. A. FRIEDRICHSEN dans « The Matthew-Luke Agreements Against Mark », in NEIRYNCK, *L'Évangile de Luc*, *op. cit.*, p. 384 : « Moreover, if Matthean influence on Luke were the ultimate conclusion from close study of the minor agreements, that would not, as Goulder emphatically urges, automatically undo the Q hypothesis. »

Les attaques de Goulder ne sont pas restées sans échos, et les fervents défenseurs de la théorie des deux sources, en particulier F. Neiryck et C. M. Tuckett, ont relevé le gant à plusieurs reprises. Neiryck, qui n'a cessé de reprendre la question des accords mineurs dans sa longue défense de la théorie des deux sources⁶⁸, a répondu à Goulder en maintenant en général la thèse de l'interprétation indépendante. Ainsi, alors que Goulder voyait dans l'accord Mt 16, 21/Lc 9, 22 contre Mc 8, 31 « une accumulation de changements non caractéristiques de Luc », « la combinaison de changements non vraiment lucaniens, tous dans un même verset et tous en accord avec Matthieu » et concluait, sinon de chaque accord du moins de leur accumulation, que Luc avait Mt devant lui lorsqu'il écrivait⁶⁹, Neiryck a répondu (avec T. A. Friedrichsen) que Lc 9, 22 « n'était pas non lucanien et pouvait très bien avoir été le remaniement par Luc lui-même de Mc 8, 31⁷⁰ ». Seul l'accord exceptionnel de Mt 26, 68/Lc 22, 64 contre Mc 14, 65 oblige Neiryck à une autre solution : il doit, pour ce cas unique, recourir à une correction conjecturale (*conjectural emendation*) du texte de Mt⁷¹.

Tuckett, quant à lui, avait déjà répondu, dans un article de 1984⁷², au défi lancé par les articles de Goulder en 1978 et 1980⁷³. Pour établir que Luc a connu Mt, Goulder avait bien précisé que les accords entre Mt et Lc devaient être « à la fois positivement matthéens et positivement non lucaniens⁷⁴ ». Il présentait douze exemples qui remplissaient, selon lui, ces conditions et qui, en conséquence, entraînaient « la fin de Q » (« Q to the Test », p. 234). Tuckett a repris chacun de ces exemples, en montrant que « ou bien ils s'avèrent n'être pas clairement matthéens, ou bien on ne peut montrer qu'ils sont non lucaniens.

⁶⁸ Voir la série de six articles in *Evangelica II*, *op. cit.*, p. 3-138 et celle de huit articles in *Evangelica III*, *op. cit.*, p. 209-339.

⁶⁹ GOULDER, *Luke*, *op. cit.*, p. 48-50, 185, n. 51 et p. 438-439.

⁷⁰ F. NEIRYNCK, T. A. FRIEDRICHSEN, « Note on Luke 9, 22. A Response to M. D. Goulder », in *L'Évangile de Luc*, *op. cit.*, p. 393-398 (*Evangelica II*, *op. cit.*, p. 43-48).

⁷¹ Il avait eu recours à cette hypothèse dans son article de *ETL* 63, 1987, p. 5-47 (*Evangelica II*, *op. cit.*, p. 95-138) ; il la maintient toujours dix ans après in « Goulder and the Minor Agreements », in *ETL* 73, 1997, p. 84-93 (*Evangelica III*, *op. cit.*, p. 307-318, en particulier p. 315-317). Sur la légitimité d'invoquer une correction conjecturale pour résoudre « a source-critical problem », voir C. M. TUCKETT, « The Minor Agreements and Textual Criticism », in STRECKER, *Minor Agreements*, *op. cit.*, p. 119-143, et ici p. 135-141.

⁷² C. M. TUCKETT, « On the Relationship Between Matthew and Luke », in *NTS* 30, 1984, p. 130-142.

⁷³ Cf. « On Putting Q to the Test » in *NTS* 24, 1978, p. 218-234 et le court article, un peu cavalier, « Farrer on Q », in *Theology* 83, 1980, p. 190-195.

⁷⁴ Cf. TUCKETT, in *NTS* 30, 1984, p. 130. Goulder concluait son article de 1980 en disant que, pour établir que Lc a connu Mt, les accords entre les deux devaient satisfaire deux conditions : « First the words must be in some way characteristic of Matthew [...]. Second, the words must be in some way uncharacteristic of Luke... », *Theology* 83, 1980, p. 195.

Dès lors, ces exemples n'indiquent pas que Luc a connu Matthieu » et ils n'invalident pas « *the Q hypothesis*⁷⁵ ». Dans son livre, *Q and the History of Early Christianity*, Tuckett a, par ailleurs, fort bien répondu à l'objection inspirée du principe de « falsifiabilité » de Popper, invoqué à plusieurs reprises par Goulder. Ce principe, note Tuckett, s'applique dans les sciences empiriques et si l'on peut parler de « *neutestamentliche Wissenschaft* », dans la mesure où les études néotestamentaires sont menées avec une totale rigueur intellectuelle, cette discipline cependant a ses règles propres qui ne sont pas celles des sciences empiriques⁷⁶. Tuckett rappelle en plus que Popper lui-même admettait la possibilité d'introduire « des hypothèses auxiliaires » dans une théorie générale pour rendre compte de détails inexplicables autrement. Et, selon lui, la théorie d'une correction conjecturale du texte de Mt, pour rendre compte du cas exceptionnel de l'accord Mt-Lc contre Mc 14, 65, « entrerait facilement et parfaitement dans cette catégorie d'une hypothèse auxiliaire⁷⁷ ».

Toutes ces réponses n'ont quand même pas réussi à convaincre tout le monde et, en 1996, Mark S. Goodacre entreprenait à son tour d'examiner de près le *New Paradigm* de Goulder⁷⁸. Bien que favorable à la thèse de Goulder, Goodacre critique néanmoins plusieurs de ses arguments. Il maintient, bien sûr, que les accords mineurs constituent une difficulté sérieuse pour la théorie des deux sources, mais il affirme carrément que l'argumentation de Goulder « en faisant appel à du langage caractéristique de Matthieu et non caractéristique de Luc ne prouve pas [...] que Luc a connu Matthieu⁷⁹ ». Dans son ouvrage de 2002, *The Case against Q*, Goodacre reprend la question des accords entre Mt et Lc contre Mc⁸⁰, et particulièrement l'accord mineur contre Mc 14, 65 où il rejoint Goulder : « Cet accord mineur en est un en effet qui met à l'épreuve la théorie des deux

⁷⁵ TUCKETT, in STRECKER, *Minor Agreements*, op. cit., p. 140. Mais les adversaires ne se rendent pas facilement et Goulder a réagi à son tour dans *Luke* (1989). FRIEDRICHSEN a regroupé ces dernières réactions à Tuckett dans un excursus de son long « Survey », in *L'Évangile de Luc*, op. cit., p. 378-380.

⁷⁶ TUCKETT, *Q and the History*, op. cit., p. 24, n. 58. J. S. KLOPPENBORG VERBIN a aussi contesté, dans un long examen des textes de Thomas Kuhn (qui a popularisé le terme « paradigme » dans *The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, University of Chicago, 1962 et 1970) et de Karl Popper, l'utilisation faite par Goulder du mot *paradigme* et du concept de *falsifiabilité*, « Is There a New Paradigm? », in D. G. HORRELL, C. M. TUCKETT, éd., *Christology, Controversy and Community. New Testament Essays in Honour of David R. Catchpole*, Leiden, Brill, 2000, p. 23-47.

⁷⁷ TUCKETT, *Q and the History*, op. cit., p. 24, n. 59. C'est aussi en grande partie en réponse à Goulder que D. R. CATCHPOLE a montré, dans « Did Q Exist? », in *The Quest for Q*, Edimbourg, T&T Clark, 1993, p. 1-59, à partir de seize exemples, que « Luke gives us access to an earlier version than that in Matthew » (p. 7) et que « the Q hypothesis [...] permits a sensible reconstruction of the tradition history as a whole » (p. 59).

⁷⁸ MARK S. GOODACRE, *Goulder and the Gospels. An Examination of a New Paradigm*, Sheffield, Sheffield Academic Press, coll. « JSNT SS, 133 », 1996. Il consacre tout un chapitre, 42 pages (p. 89-130), aux « Minor Agreements ».

⁷⁹ *Ibid.*, p. 129-130.

⁸⁰ GOODACRE, *The Case Against Q*, op. cit., p. 152-169 : « Major and Minor Agreements ».

sources et montre qu'elle laisse à désirer » (p. 160). Il déplace pourtant légèrement la question pour insister sur ce qui était implicite dans l'argumentation de Goulder, en citant la phrase de ce dernier, mais en ajoutant le passage entre crochets et en italiques : « Le témoignage des accords montre que Luc a connu Matthieu et [*puisque cela va à l'encontre du principe fondamental qui fonde l'hypothèse Q, à savoir que Matthieu et Luc sont indépendants l'un de l'autre*] que Q n'est donc plus une hypothèse acceptable⁸¹ ». Sur le fond de l'argumentation, cependant, Goodacre apporte, me semble-t-il, peu de nouveauté. S'il établit très solidement la priorité de Mc, « Setting in Place the Cornerstone » (p. 19-45)⁸², l'attaque qu'il porte à l'indépendance de Mt et Lc, à mon avis, ne porte pas ses fruits. À la suite de Goulder, mais plus fidèlement que lui, il reprend en fait la thèse d'Austin Farrer⁸³ : connaissance et utilisation de Mc et de Mt par Luc. Son épilogue tente une description de ce que pourrait être « un monde sans Q⁸⁴ » (p. 187) et fait des adieux à l'hypothèse Q qui sont, je crois, un peu prématurés⁸⁵.

⁸¹ « The evidence from the agreements shows that Luke knew Matthew and [*since this runs contrary to the basic premise behind the Q hypothesis, that Matthew and Luke are independent of one another*] that Q is therefore no longer a valid hypothesis », *The Case Against Q*, *ibid.*, p. 168.

⁸² Et ceci est très important alors que le groupe des Deux Évangiles continue toujours sa bataille..., notamment dans le plus récent (2002) *One Gospel from Two. Mark's Use of Matthew and Luke*, qui défend évidemment la postériorité de Marc.

⁸³ GOODACRE propose d'ailleurs de laisser tomber l'expression « Farrer-Goulder theory » souvent employée (par Tuckett, Neiryck, Kloppenborg Verbin), pour s'en tenir à « Farrer theory ». Il entend ainsi prendre quelque distance avec Goulder, à qui il reproche les « theses of the lectionary origin of Scripture and the notion that the evangelists were highly creative authors who used minimal source material », *The Case Against Q*, *op. cit.*, p. 14. Citant E. P. SANDERS, Margaret DAVIES, *Studying the Synoptic Gospels*, Londres/Philadelphie, SCM Press/Trinity Press International, 1989, p. 116-117 : « We think that Matthew used Mark and undefined other sources, while creating some of the sayings material. Luke used Mark and Matthew, as well as other sources, and the author also created sayings material. [...] Thus far Goulder has not persuaded us that one can give up sources for the sayings material. With this rather substantial modification, however, we accept Goulder's theory: Matthew used Mark and Luke used them both. » Goodacre déclare, plus précisément encore : « This modified version of Goulder's thesis is essentially the one that will be argued in this book », p. 13, n. 53.

⁸⁴ Expression reprise par Nicholas PERRIN, dans l'ouvrage dont il est l'éditeur avec M. GOODACRE, *Questioning Q: A Multidimensional Critique*, Downers Grove, Ill., InterVarsity Press, 2004, un collectif d'auteurs sympathiques à l'hypothèse Farrer-Goulder. Voir les recensions sévères de Paul FOSTER in *ExpT* 116, 2005, p. 354-355 et de Joseph VERHEYDEN, in *Review of Biblical Literature (RBL)*, 09/2005. Éric EVE semble aussi tenté par la même position dans son article « The Synoptic Problem Without Q ? », in P. Foster et al., *New Studies in the Synoptic Problem*, *op. cit.*, p. 551-570, qu'il conclut en disant : « It is certainly the case that the existence of Q can no longer be taken for granted » (p. 570) !

⁸⁵ C'est aussi le sentiment de Delbert BURKETT in *Rethinking the Gospel Sources, Volume 2: The Unity and Plurality of Q*, Atlanta, Society of Biblical Literature, coll. « Early Christianity and its Literature, 1 », 2009, qui, à la fin de son chapitre sur « The Necessity of Q » (p. 1-32), ne craint pas d'affirmer que le rêve de Goodacre (« a world without Q ») « is destined to remain nothing more than a dream so long as the evidence strongly supports the Q hypothesis and fails to support the view that Luke used Matthew » (p. 32). Il reste, il est vrai, l'hypothèse de la postériorité de Matthieu que reprend James R. EDWARDS, à la suite de Martin Hengel, in *The Hebrew Gospel and the Development of the Synoptic Tradition*, Grand Rapids, Mich./Cambridge, U.K., 2009. Cette hypothèse, qui suppose que Matthieu a connu Lc, entraîne aussi un « Adieu to "Q" » (p. 209-242).

4. Priorité de Marc avec Q et postériorité de Matthieu

Dans un ouvrage important⁸⁶, Martin Hengel renverse l'ordre d'origine des Évangiles⁸⁷ et explique de manière nouvelle les dépendances littéraires : ce n'est plus Luc qui dépend de Mt mais, à l'inverse, c'est Matthieu qui a connu et utilisé Lc. L'hypothèse de la *postériorité* de Mt avait été parfois évoquée, en passant, mais comme une hypothèse extrême qu'on ne prenait même pas la peine de discuter. Tuckett remarque que « la dépendance de Matthieu par rapport à Luc n'est quasi jamais invoquée, bien qu'on s'en étonne parfois, étant donné la tendance de plusieurs à croire que la version de Luc est très souvent la plus originale⁸⁸ ». Hengel rappelle qu'« en de très rares cas seulement, on a considéré une possible dépendance de Matthieu par rapport à Luc, ce qu'a fait, par exemple, C. G. Wilke, un des premiers champions de la priorité de Marc⁸⁹ ». D. R. Catchpole avait pourtant noté que « logiquement, même si la discussion n'a pas porté beaucoup d'attention à cette possibilité, l'utilisation de Luc par Matthieu ne devait pas être exclue⁹⁰ ». Certaines hypothèses qui font état d'un proto-Luc utilisé par Matthieu (Boismard) se rapprochent évidemment de cette solution.

Le seul auteur récent que Hengel cite favorablement est R. V. Huggins, dont l'article sur la *Matthean Posteriority* a été ignoré par les chercheurs⁹¹. « Le seul problème avec Huggins, écrit Hengel, c'est qu'il n'envisage pas la possibilité

⁸⁶ M. HENGEL, *The Four Gospels and the One Gospel of Jesus Christ. An Investigation of the Collection and Origin of the Canonical Gospels*, Harrisburg, Pa., Trinity Press international, 2000.

⁸⁷ « Presumably Mark was the first "written" Gospel, which was also used in worship in Rome ; around ten to fifteen years later Luke, and a further ten to fifteen years later the first "apostolic" Gospel "according to Matthew" followed », *The Four Gospels*, *op. cit.*, p. 130.

⁸⁸ TUCKETT, *Q and the History*, *op. cit.*, p. 4, n. 10. Dans sa réponse à Goulder, in *NTS* 30, 1984, p. 137, Tuckett notait à propos de l'accord Mt 26, 68/Lc 22, 64 que la question « qui est-ce qui t'a frappé » « fits Luke's context and not Matthew's, and hence could be used to show Matthew's knowledge of Luke ». Dans « The Current State of the Synoptic Problem », in P. Foster *et al.*, *New Studies in the Synoptic Problem*, TUCKETT n'ajoute rien à ce propos, bien qu'il se dise surpris (« this is surprising ») qu'on n'en fasse pas plus de cas, étant donné tous les passages où les tenants de Q estiment que, dans les accords entre Mt et Lc, la version de Lc est plus originale (p. 37, n. 68) !

⁸⁹ M. HENGEL, p. 170 et la note 663, p. 303-304 où il expose certains des arguments de C. G. WILKE tirés de *Der Urevangelist, oder exegetisch-kritische Untersuchung über das Verwandtschaftsverhältnis der drei ersten Evangelien*, Dresde/Leipzig, G. Fleischer, 1838. L'hypothèse de Wilke est mentionnée en passant par P. ROLLAND, *Les premiers Évangiles*, p. 24-25 ; par M. Goulder, qui affirme que l'« aberrant factor » des accords mineurs « already in 1838 seduced Wilke into thinking that Matthew had read Luke », in *Luke*, *op. cit.*, I, p. 47 ; par F. NEIRYNCK in *The Minor Agreements*, *op. cit.*, p. 12 et aussi in *Evangelica II*, *op. cit.*, p. 51 qui fait allusion à une « Matthean dependence upon Luke (Wilke) ». Seul Bo REICKE, dans « The History of the Synoptic Discussion », in DUNGAN, *The Interrelations*, *op. cit.*, s'y arrête un instant, concluant que « Wilke's purely literary analysis yielded an extreme form of the utilization hypothesis [sens de cette expression en p. 292], implying the sequence Mark-Luke-Matthew » (p. 295).

⁹⁰ D. R. CATCHPOLE, *The Quest for Q*, *op. cit.*, p. 2, n. 5.

⁹¹ R. V. HUGGINS, « Matthean Posteriority: A Preliminary Proposal », in *NT* 34, 1992, p. 1-22. Hengel dit qu'il a pris connaissance de ce texte « only after finishing [his] own studies » (p. 304, n. 666).

que Matthieu ait eu encore à sa disposition, en plus de Marc et Luc, d'autres sources comportant des éléments de discours, des sources que Luc aurait pu utiliser aussi, d'une manière assez différente peut-être⁹². » Pour Huggins, en effet, « [c]e qui avait été le document perdu Q deviendrait maintenant simplement la somme des passages non marciens que Matthieu aurait repris de Luc⁹³ ». Hengel, pour sa part, et malgré cette connaissance de Lc par Matthieu, maintient l'existence de Q : « Certainement, l'existence de "Q", quoi qu'il faille entendre par là, ne peut être écartée au départ. Même si on peut être certain que Matthieu suit Marc en règle générale et l'a largement utilisé, et nous supposons à bon droit qu'il a aussi emprunté des éléments à Luc, la somme totale de ses sources nous demeure aussi inconnue que les *polloi* de Luc 1, 1⁹⁴. » Hengel pose enfin la question : « Peut-on prouver de façon vraiment satisfaisante que Luc précède essentiellement Matthieu ? » Et il répond : « À mon avis, il existe tellement de bonnes raisons pour cela que je parlerais presque d'une preuve décisive⁹⁵. » En plusieurs pages, Hengel s'efforce de montrer « la priorité chronologique de l'Évangile de Luc sur l'Évangile de Matthieu⁹⁶ ». De ses exemples, je retiens combien facilement l'accord mineur de Mt 22, 35/Lc 10, 25 contre Mc 12, 28 (selon Hengel, « l'un des accords mineurs les plus frappants⁹⁷ »), où l'on trouve l'unique présence de *nomikos* en Mt, s'expliquerait par l'emprunt à Lc 10, 25. Je retiens en tout cas, ce qui me paraît évident, la date tardive, par rapport à Lc, que suppose la formule baptismale trinitaire de Mt 28, 19⁹⁸. Bien sûr, P. Rolland a énuméré quelques-unes des « étrangetés » qu'entraînerait cette postériorité de Mt⁹⁹. À ce propos, Hengel a présenté quelques réponses, en montrant, entre autres, « combien Matthieu en est venu à s'écarter de Luc, le disciple de Paul¹⁰⁰ ». Une certaine dépendance,

⁹² HENGEL, *The Four Gospels*, op. cit., p. 171.

⁹³ HUGGINS, *NT* 34, 1992, p. 1-2.

⁹⁴ HENGEL, *The Four Gospels*, op. cit., p. 171. Il ajoute plus loin : « That means that I do not dispute the existence of "Q", but only the possibility of demonstrating its unity and reconstructing it in any way which is at all reliable, since a whole series of indications suggest that the later Matthew used the earlier Luke. Here Matthew, too, could have one or more logia sources at his disposal » (p. 173). Un récent défenseur de la postériorité de Matthieu, Evan POWELL, in *The Myth of the Lost Gospel*, Las Vegas, Symposium Press, 2006, rejette tout à fait, pour sa part, l'existence de Q.

⁹⁵ *Ibid.*, p. 186-187.

⁹⁶ *Ibid.*, p. 186-204.

⁹⁷ *Ibid.*, p. 318, n. 767. L'accord Mt 26, 28/Lc 22, 64 contre Mc 14, 65, avec d'autres, est expliqué facilement par la postériorité de Mt, p. 307, n. 677.

⁹⁸ *Ibid.*, p. 199 : « By contrast Luke – who is earlier – still exclusively, like Paul, has a one-member baptismal formula. » Mais les références qu'il donne renvoient à Actes 2, 38 ; 8, 16 ; 10, 48 ; 19, 5 ; cf. Rm 6, 3 ; Ga 3, 27, p. 319, n. 779.

⁹⁹ ROLLAND, *Les premiers Évangiles*, op. cit., p. 25-26.

¹⁰⁰ HENGEL, *The Four Gospels*, op. cit., p. 181-184, (citation p. 182).

qu'autoriserait la postériorité de Mt par rapport à Lc, résoudrait évidemment toute la question des accords mineurs¹⁰¹. Elle ne supprime pas automatiquement l'hypothèse Q, même si elle rend cette source plus difficile à construire. La thèse est séduisante¹⁰² et même si F. Neiryck ne croit pas « qu'il existe un futur pour la théorie de la dépendance de Matthieu par rapport à Luc¹⁰³ », il me semble que cette « postériorité de Matthieu » doit être prise plus au sérieux.

Excursus : Note sur l'Évangile des Hébreux

Pier Franco Beatrice, dans un long et savant article intitulé « The "Gospel according to the Hebrews" in the Apostolic Fathers » (*in NT* 48, 2006, p. 147-195), propose une vision du développement de la tradition évangélique depuis ses origines jusqu'à la fin du II^e siècle qui renverse plusieurs positions devenues pourtant de quasi-« dogmes » en histoire de la formation des Évangiles. À partir d'une étude comparative des lettres d'Ignace d'Antioche (dont il assume l'authenticité dans sa discussion) et des informations fournies par Papias et Justin, il déduit que toute la tradition évangélique remonte à deux sources seulement : l'Évangile araméen de Matthieu (écrit *hebraïdi dialektô*, disait Papias ; ce serait, selon lui, l'unique Évangile des Hébreux, utilisé ensuite par les Nazaréens et les Ébionites qui n'avaient pas d'autre Évangile que celui-là) et l'Évangile de Pierre écrit en grec par Marc (qui ne formerait qu'un seul ouvrage avec ce qu'on met d'ordinaire sous différents titres : *Prédication de Pierre, Doctrine de Pierre*) (p. 152). Si cela est vrai, dit Beatrice, en quel sens peut-on encore parler de la source Q, la collection des paroles de Jésus ? Selon lui, « the Greek source Q seems to be condemned to remain a "bodiless demon" [allusion au passage de la lettre d'Ignace aux Smyrniotes (III, 2), où le Ressuscité dit à Pierre : touche-moi et vois que je ne suis pas un démon sans

¹⁰¹ *Ibid.*, p. 228, n. 125 : « The problem of the minor agreements disappears if one assumes that Matthew used Luke, which seems to me to be fairly certain. »

¹⁰² Elle vient d'être reprise par James R. EDWARDS, « Matthean Posteriority », *in The Hebrew Gospel, op. cit.*, p. 245-252, qui cite également Wilke, Huggins, mais s'inspire avant tout de Hengel. Pour lui, cependant, cette hypothèse entraîne le rejet de Q (« Adieu to "Q" », p. 209-242). Paul FOSTER a fait une présentation plutôt dévastatrice de la théorie synoptique d'Edwards, dans « The synoptic problem and the fallacy of a Hebrew gospel », *in ExpT* 121, 2010, p. 453-455. On trouve une recension moins sévère, mais critique aussi, par Timothy A. FRIEDRICHSEN, *in RBL* 07/2010. Il ne faudrait pas oublier l'étonnant ouvrage de George A. BLAIR, *The Synoptic Gospels Compared*, Lewiston, The Edwin Mellen Press, coll. « Studies in the Bible and Early Christianity, 55 », 2003 (qui n'a cependant pas recueilli beaucoup d'échos, semble-t-il). Selon lui, l'ordre de composition des synoptiques (le seul qui soit simple, logique et compréhensif) est le suivant : Mc au départ, puis une révision de Mc par Lc, et enfin Mt, « the last Gospel written », « the definitive Gospel » qui révisé les deux (p. 311). Blair rejette toute source hypothétique, en particulier le « mythical manuscript » qu'est Q (p. 308).

¹⁰³ NEIRYNCK, *Evangelica III, op. cit.*, p. 339.

corps (*daimonion asômaton*)], or more simply an optical illusion ». Beatrice conclut que toute la matière qu'on attribue aujourd'hui, de façon approximative, à la source Q « is in fact no more than that portion of the Aramaic Gospel of the Hebrews which was reused and altered in various ways in the Greek canonical gospels of Matthew and Luke » (p. 194). Il semble penser cependant que les tenants de la source Q se basent encore, pour en fonder l'hypothèse, sur l'interprétation que F. D. E. Schleiermacher avait donnée en 1832 des *logia* de Jésus dont parle Papias (paroles de Jésus en araméen mais sans récits) (p. 194). James M. Robinson, dans l'impressionnante « History of the Q Research » qui ouvre la *Critical Edition of Q* (p. xix-lxxi) a montré que, même si cette interprétation de Schleiermacher a été le point de départ des études sur Q, cette référence à Papias est désormais complètement remplacée par des critères objectifs « based on empirical observation of Matthean and Lukan redactional traits » (p. xix). J. S. Kloppenborg-Verbin, dans *Excavating Q*, donne les raisons pour lesquelles le témoignage de Papias n'est plus invoqué en faveur de Q : ce dernier document est écrit en grec, ce n'est pas une collection de *logia* araméens ; en outre, ce document est plus lucanien que matthéen. Ce qui détruit les deux liens principaux avec Papias (voir « The language of Q », p. 72-80 et « From Aramaic Logia to Greek Q », p. 338-343). C. B. Amphoux estime aussi que l'*Évangile selon les Hébreux*, cité par Ignace et mentionné par Papias, « se présente [...] comme la première source de la rédaction lucanienne », dans « L'Évangile selon les Hébreux, source de l'Évangile de Luc » (*in Apocrypha* 6, 1995, p. 67-77). L'étude de Beatrice reste néanmoins importante et nous rappelle que l'histoire de la formation des Évangiles pourrait encore cacher quelques mystères !

5. Sommaire sur les accords mineurs

Il est donc évident que les accords Mt/Lc contre Mc constituent pour beaucoup « le talon d'Achille de la théorie des deux sources¹⁰⁴ », « une épine dans le côté de la théorie courante¹⁰⁵ » et mettent en jeu l'existence même de la source Q.

En réalité, c'est chaque théorie qui doit tenir compte de ces accords. Celles qui impliquent soit une connaissance de Mt par Luc (Farrer, Goulder, Goodacre), soit une connaissance de Lc par Matthieu (Huggins, Hengel) en offrent une solution facile. D'autres théories font appel à des avatars hypothétiques du texte de Mc – soit un proto-Marc dont dépendent Mt et Lc, soit, postérieur au Mc actuel, un deutéro-Marc – qui rendraient compte des recoupements entre Mt et Lc qu'on ne retrouve pas dans le Mc canonique. Mais tout autant, sinon plus, que la théorie des deux sources, ces théories restent hypothétiques.

¹⁰⁴ GOODACRE, *The Case Against Q*, op. cit., p. 152.

¹⁰⁵ GOULDER, *Luke*, op. cit., p. 50.

Malgré tout, il me semble que les tenants de la théorie des deux sources, en particulier F. Neiryck et C. M. Tuckett, ont suffisamment répondu à la difficulté des accords mineurs. Neiryck, qui s'en est occupé depuis son livre *The Minor Agreements* de 1974, est resté fidèle à l'explication générale qu'il énonçait à nouveau au Symposium de Göttingen en 1991 : « Il est de bonne méthode pour les tenants de la priorité de Marc de maintenir qu'on n'a besoin d'aucune solution de rechange pour expliquer les accords mineurs, tant que l'hypothèse d'une rédaction indépendante fournit une solution satisfaisante. L'objection principale vient de la difficulté de quelques cas individuels d'accord, mais [...] l'ampleur de ce "reste non expliqué" n'est pas irréductible¹⁰⁶. »

Seuls deux accords restent néanmoins difficiles à expliquer : celui de Mt 22, 35/Lc 10, 25 contre Mc 12, 28 et celui de Mt 26, 68/Lc 22, 64 contre Mc 14, 65.

(1) Dans le premier cas, c'est surtout l'emploi simultané de *nomikos* qui pose un problème. Il est vrai que la tradition manuscrite semble ici incertaine et aussi bien le texte des United Bible Societies que celui de Nestle²⁷ mettent *nomikos* entre crochets en Mt 22, 35¹⁰⁷. Évidemment, l'élimination de *nomikos* du texte de Mt supprimerait radicalement le problème. Neiryck, qui a examiné de près tout le dossier, reste ici indécis et n'écarte pas la possibilité qu'un copiste, voyant la ressemblance entre les textes de Mt et de Lc, « aurait intensifié cette ressemblance en ajoutant *nomikos* en Matthieu¹⁰⁸ ». Mais si l'accord était original ? Neiryck s'en tiendrait alors à l'explication rédactionnelle : « S'il est original, on peut lire *nomikos* à la lumière de *en tô nômô* (v. 36), *holos ho nomos* [...] *kai hoi prophêtai* (v. 40) [...] et du penchant de Matthieu pour les

¹⁰⁶ NEIRYNCK, *Evangelica II*, op. cit., p. 29. En 1995, dans « The Minor Agreements and Q », il répétera son principe, cette fois pour écarter un recours inutile à la source Q – qu'il admet par ailleurs, bien sûr – pour les « accords majeurs » : « In triple-tradition passages where Matthew's and Luke's independent redactions provide a satisfactory explanation of their agreement against Mark there is no need to suggest the existence of a second non-Markan source (Q) », *Evangelica III*, op. cit., p. 249.

¹⁰⁷ Voir l'explication qu'en donne B. M. METZGER, « Despite what seems to be an overwhelming preponderance of evidence supporting the word *nomikos*, its absence from family 1 as well as from widely scattered versional and patristic witnesses takes on additional significance when it is observed that, apart from this passage, Matthew nowhere else uses the word. It is not unlikely, therefore, that copyists have introduced the word here from the parallel passage in Lk 10. 25. At the same time, in view of the widespread testimony supporting its presence in the text, the Committee was reluctant to omit the word altogether, preferring to enclose it within square brackets », in *A Textual Commentary on the Greek New Testament*, United Bible Societies, corrected edition 1975, p. 59. U. LUZ, in *Matthew 21-28. A Commentary*, Minneapolis, Fortress Press, coll. « Hermeneia », 2005, p. 75, n. 1, remarque très justement à ce propos : « Only a few witnesses (f¹, e, sy^s, arm, geo, Origen) omit *nomikos*. That with this evidence the editors of the United Bible Society Greek New Testament and of Nestle²⁶ place *nomikos* in brackets is text-critically incomprehensible and can be understood only in terms of the difficulties with the source questions. »

¹⁰⁸ *Evangelica III*, op. cit., p. 289. Voir aussi p. 304 et *Evangelica II*, op. cit., p. 191-193.

mots apparentés *nomos – anomia...*¹⁰⁹ » Donc rédaction de Matthieu avec possibilité d'intervention d'un copiste influencé par le texte de Lc, s'il était établi que *nomikos* n'appartient pas au texte original de Mt.

Tuckett, pour sa part, retient *nomikos* dans le texte original de Mt¹¹⁰. Et il ne retient pas cette fois l'explication rédactionnelle : « Cependant, le fait que le mot n'est pas employé ailleurs en Matthieu rend encore difficile de penser ici à une origine rédactionnelle de la part de Matthieu [*« a MattR origin »*]¹¹¹. » Il croit plutôt qu'une version de l'histoire du grand commandement se trouvait « en Q [Mt 22, 34-40/Lc 10, 25-28] aussi bien qu'en Mc [12, 28-34] ». Sa solution : « La présence dans une source [en l'occurrence la source Q] semble une explication plus satisfaisante qu'une création rédactionnelle ou une addition postérieure due à un copiste¹¹². »

A. Fuchs rejette aussi, dans le cas présent, l'explication rédactionnelle : « L'obligation qui reste celle de la théorie des deux sources d'avoir recours à une (triple) interprétation rédactionnelle des accords apparaît une fois de plus comme une *petitio principii*, qui ne prouve absolument pas ce qu'elle affirme¹¹³. » Il opte, lui aussi, pour la présence dans une source, mais cette fois dans le *Deuteromarkus*.

On peut sans doute rester insatisfait. Mais il faut tout de même reconnaître que les tenants de la théorie des deux sources ont fourni plusieurs explications possibles de l'accord Mt 22, 35/Lc 10, 25 et que cet accord n'est donc pas « irréductible » (*irreducible*), comme disait Neiryck. Il ne met pas en jeu l'existence de Q.

(2) Un autre accord est présenté comme plus dangereux encore pour l'existence de Q. Dans la scène de moquerie lors de la Passion, en effet, Mt 26, 68 et Lc 22, 64 comportent tous les deux la question posée à Jésus : « Qui est-ce qui t'a frappé ? », question qui est absente de Mc (14, 65). Comment expliquer cette rencontre Mt/Lc contre Mc ? Ici encore, on a fait appel à l'explication rédactionnelle.

¹⁰⁹ *Evangelica III, op. cit.*, p. 289.

¹¹⁰ TUCKETT, *Q and the History, op. cit.*, p. 417, n. 81 : « The possibility that *nomikos* is not part of Matthew's text should probably be rejected. The manuscript evidence for omitting the word [f¹ e syrsm] is very weak and would not be considered seriously were it not for the difficulty of explaining the word in Matthew. » Il reprend donc la remarque de Luz (voir n. 107 *supra*).

¹¹¹ C. M. TUCKETT, « The Temptation Narrative in Q », in VAN SEGBROECK, *The Four Gospels 1992, op. cit.*, p. 485, n. 30.

¹¹² TUCKETT, *Q and the History, op. cit.*, p. 417, n. 81. NEIRYNCK ne retenait pas « the Great Commandment » dans sa reconstruction de Q (voir *Evangelica II, op. cit.*, p. 416-417 ; *Evangelica III, op. cit.*, p. 256), alors que Tuckett le fait, in *Q and the History, op. cit.*, p. 416.

¹¹³ « Der ständige Zwang der Zweiquellentheorie zu (dritt-)redaktioneller Interpretation der agreements stellt sich also nochmals als *petitio principii* heraus, die keineswegs beweist, was sie vorgibt... », A. FUCHS, « Die Last der Vergangenheit », in *SNTU* 16, 1991, p. 167, n. 36.

Celle-ci est tout à fait légitime dans le cas de Lc : la question est en effet bien préparée dans le contexte de Lc, où Jésus est voilé. Luc n'a fait alors qu'explicitement le « Fais-le prophète » de Mc. Mais la solution rédactionnelle n'est pas possible pour Mt, dont le contexte (il n'a pas le voile) ne justifie pas la question. D'où vient alors le « *tis est in ho paisas se* ; » en Mt ? D'une source que Matthieu aurait eu sous les yeux ? D'un Marc retravaillé où Matthieu l'aurait trouvé ? C'est la solution proposée par Fuchs qui explique ainsi aussi bien le texte de Lc que celui de Mt¹¹⁴. On a aussi parlé d'une « source pré-lucanienne » connue par Matthieu¹¹⁵. D'autres parlent de la tradition orale : Matthieu et Luc auraient cueilli ces cinq mots dans la tradition orale¹¹⁶. Mais Neiryck s'est demandé avec raison « si on pouvait réduire une tradition orale commune à ces cinq mots¹¹⁷ ».

En conséquence, et pour ce cas unique, les tenants de la théorie des deux sources se voient obligés d'invoquer une interpolation dans le texte de Mt (harmonisation avec le texte de Lc) par un copiste postérieur. Neiryck retient en effet l'hypothèse « d'une interpolation ancienne et largement répandue dans le cas de Mt 26, 68 », « le cas exceptionnel où une assimilation de Matthieu à Luc a envahi tous les témoins textuels »¹¹⁸. Neiryck admet qu'une telle « solution textuelle » ou « correction conjecturale » est en soi une hypothèse discutable. Il reconnaît donc que « le débat [la discussion théorique] n'est pas clos », mais il ajoute aussitôt « je vois un nombre croissant de chercheurs pour qui un cas exceptionnel de lecture conjecturale n'est plus inacceptable méthodologiquement¹¹⁹ ». Cette

¹¹⁴ A. FUCHS, « Die Behandlung der mt/lk Übereinstimmungen gegen Mk durch S. McLoughlin und ihre Bedeutung für die Synoptische Frage », in A. FUCHS, éd., *Probleme der Forschung*, Munich/Vienne, Herold, coll. « SNTU/A, 3 », 1978, p. 25-57, ici p. 41-42.

¹¹⁵ J. A. FITZMYER, *The Gospel according to Luke (X-XXIV)*, Garden City, N.Y., Doubleday, coll. « AB, 28A », 1985, attribue ce passage à « L », le *Sondergut* de Lc (p. 1458 et 1466).

¹¹⁶ C'est la solution de M. L. SOARDS, « A Literary Analysis of the Origin and Purpose of Luke's Account of the Mockery of Jesus » in *Biblische Zeitschrift* 31, 1987, p. 113 : « One best understands this striking agreement by inferring that Luke and Matthew knew the same non-Markan tradition ; and, the dissimilarities between the accounts of Luke and Matthew make it unlikely this tradition was written. Therefore, it seems justified to conclude that Luke and Matthew had access to the same oral tradition in Greek. » Repris tel quel dans *The Passion According to Luke. The Special Material of Luke 22*, Sheffield, JSOT Press, coll. « JSNT SS, 14 », 1987, p. 102. R. E. BROWN s'est rallié à cette solution dans *The Death of the Messiah*, New York, Doubleday, 1993, p. 579.

¹¹⁷ NEIRYNCK, *Evangelica II, op. cit.*, p. 119, n. 136.

¹¹⁸ *Ibid.*, p. 137.

¹¹⁹ NEIRYNCK, *Evangelica III, op. cit.*, p. 73 ; cf. aussi p. 317. À titre d'exemples voir A. VANHOYE, « L'intérêt de Luc pour la prophétie en Lc 1, 76 ; 4, 16-30 et 22, 60-65 » qui reconnaît aussi que la question « "Quel est celui qui t'a frappé" est à sa place dans le texte de Luc et ne l'est pas dans celui de Matthieu. L'hypothèse du Prof. F. Neiryck trouve donc là un appui très ferme », in VAN SEGBROECK, *The Four Gospels 1992, op. cit.*, p. 1548. S. LÉGASSE, qui a aussi lu Neiryck, en arrive à la même conclusion : « Reste une solution qui, tout bien pesé, est la meilleure : quoique toute garantie manuscrite lui fasse défaut, elle consiste à envisager que le texte de Matthieu a été glosé sous l'influence de celui de Luc et que c'est par cette voie que la question devinette y est entrée. » in *Le procès de Jésus*, Paris, Cerf, 1995, p. 206.

solution est aussi celle retenue par Tuckett : « La théorie selon laquelle la question additionnelle [« Qui t'a frappé ? »] est une interpolation postérieure de Luc dans le texte de Matthieu n'est nullement impossible.¹²⁰ » Dans un article important, au congrès de Göttingen, il avait bien montré la légitimité d'une telle possibilité en critique textuelle¹²¹.

Au terme de ce parcours, je retiens comme tout à fait acceptable la conclusion de Tuckett : « La théorie des deux sources est considérée par beaucoup comme fournissant une explication raisonnable des textes que nous avons des Évangiles partout dans la tradition, à une exception près. Faire appel, pour cet unique point, à un développement par ailleurs invisible dans la tradition textuelle, n'est probablement pas un prix trop cher payé pour expliquer par cette théorie une partie du développement de toute la tradition¹²². »

Conclusion : permanence du *problème*

Ce tour d'horizon a mis en évidence l'immense effort déployé par les chercheurs pour résoudre le fameux *problème synoptique*. Le problème demeure néanmoins et on peut penser que la solution qui rendrait compte de toutes les difficultés relève de l'impossible, étant donné la documentation que nous avons en mains. Kloppenborg Verbin l'a bien noté à propos des accords mineurs. Comment arriver à un consensus quand « (1) il est impossible de reconstruire avec une précision absolue le texte grec d'aucun des Évangiles ; et que (2) les processus de transmission par lesquels un Évangile en vint à être utilisé par un autre évangéliste ne sont pas du tout connus¹²³ ». On peut ajouter,

¹²⁰ TUCKETT, in *NTS* 30, 1984, p. 137. Voir *Q and the History*, *op. cit.*, p. 17, n. 41 ; 24, n. 59.

¹²¹ TUCKETT, « The Minor Agreements and Textual Criticism », in STRECKER, *The Minor Agreements*, *op. cit.*, p. 119-141, en particulier p. 135-141. Il faut signaler que S. McLoughlin, dans un article fort bien documenté et peu souvent cité : « Les accords mineurs Mt-Lc contre Mc et le problème synoptique. Vers la théorie des deux sources », in *ETL* 43, 1967, p. 17-40, avait aussi accepté l'hypothèse d'une harmonisation dans le texte de Mt 26, 68. Voir son analyse de ce verset, p. 31-35 et sa conclusion : « Ainsi, la question (posée en Mt., XXVI, 68 par ceux qui frappaient Jésus) n'est pas une objection à la théorie des Deux-Sources : elle se classe tout simplement comme non-authentique » (p. 35).

¹²² TUCKETT, in STRECKER, *Minor Agreements*, p. 138. Tuckett ajoute, avec raison, que les théories qui postulent une édition ou une révision de Mc utilisée par Mt et Lc, qui n'ont laissé aucune trace dans la tradition manuscrite du texte de Mc, font aussi appel, par le fait même, à « such "invisible" developments in the textual tradition » (p. 138-139).

¹²³ KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, *op. cit.*, p. 36. C. Tuckett vient de rappeler dans « The Current State of the Synoptic Problem », in P. FOSTER *et al.*, *New Studies in the Synoptic Problem*, *op. cit.*, que « le » texte même des Évangiles de Mt, Mc et Lc, que nous donne par exemple un Nestle-Aland, est un « scholarly construct » (p. 15), dépendant d'une foule d'hypothèses et de théories venant de la critique textuelle et d'ailleurs (« dependent on a whole host of hypotheses and theories from textual criticism and elsewhere », p. 16).

avec Martin Hengel, que 85% des écrits chrétiens du II^e siècle dont on connaît les titres ont été perdus et que la perte véritable doit être encore plus grande¹²⁴. Ce qui rend plus problématique encore toute affirmation catégorique sur les dépendances littéraires entre les textes. Plusieurs solutions *logiques* du problème sont possibles, chacune soulignant des points réels, nous faisant mieux connaître les textes évangéliques et leurs multiples nuances. Mais ce ne sont que des hypothèses et nous n’aurons jamais rien d’autre¹²⁵. La chose en soi n’est pas négative : si les hypothèses ne reproduisent pas la réalité, elles demeurent des outils importants, « des modèles heuristiques visant à favoriser compréhension et découverte¹²⁶ ». En ce sens, la théorie des deux sources est donc une hypothèse, rien de plus. Mais parmi toutes les hypothèses proposées, et malgré quelques rares difficultés, elle reste toujours, à mon avis, la plus plausible¹²⁷. En plus de Mc, en plus d’autres sources possibles dont les *polloi* de Lc 1, 1 évoquent mystérieusement l’existence, en plus de la tradition orale qui ne s’est pas éteinte brusquement, elle suppose que Matthieu et Luc ont connu et utilisé une autre source commune, le document Q. Mais dans l’étude de ce document *hypothétique*, jusqu’où faut-il accumuler de nouvelles hypothèses ? C’est une tout autre question, ce qui sera l’objet de la seconde partie de cet article.

DEUXIÈME PARTIE : LES ABÎMES DE LA RECHERCHE SUR Q

Une fois admise l’existence d’une source commune à Mt et à Lc, on s’est efforcé, en d’innombrables études, de décrire la nature de cette source, d’en reconstruire le texte, de préciser les étapes de sa composition, d’en analyser le contenu et de la rattacher même à une communauté précise de disciples de Jésus. Pourquoi toute cette recherche ou cette curiosité ? Pour résoudre un

¹²⁴ M. HENGEL, *The Four Gospels*, op. cit., p. 55, qui dit dépendre de C. Marksches, lequel s’est basé, pour ces calculs, sur la *Geschichte der altchristlichen Literatur bis Eusebius* de A. Harnack (HENGEL, p. 244, n. 225).

¹²⁵ J. S. KLOPPENBORG vient à nouveau de l’affirmer à propos de Q, dont il est pourtant l’un des plus fervents défenseurs, dans *Q, The Earliest Gospel. An Introduction to the Original Stories and Sayings of Jesus*, Louisville/Londres, Westminster John Knox Press, 2008, p. vii, 20 et 38-40.

¹²⁶ KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, op. cit., p. 51.

¹²⁷ C’est ce que conclut, modestement, C. TUCKETT, in P. Foster et al., in *New Studies in the Synoptic Problem*, op. cit., p. 50 : « The weaknesses of the 2DH [Two-Document Hypothesis] are possibly less than those of other competing hypotheses today. » De même, DERRENBACHER, in *Ancient Compositional Practices*, op. cit., termine sa comparaison entre les pratiques anciennes de composition et les différentes solutions du problème synoptique en disant : « In the end, it appears that the 2DH [Two-Documents Hypothesis] has the fewest problems in light of the compositional practices of antiquity » (p. 258). Plus catégoriquement, dans le premier chapitre de *Rethinking the Gospel Sources, Volume 2: The Unity and Plurality of Q*, où il discute et rejette spécialement la thèse de la connaissance de Mt par Luc telle que la défend Mark Goodacre, Burkett soutient « The Necessity of Q » (p. 1-32) et conclut que « any plausible theory of Synoptic relations requires the Q hypothesis » (p. 213).

simple problème de dépendances littéraires ? Peut-être bien : les érudits ont des passions surprenantes. Je soupçonne pourtant que l'engouement pour la source Q est secrètement motivé par une autre recherche, par le rêve non seulement de mieux connaître les origines du christianisme, mais de rejoindre enfin, à travers le brouillard qui entoure ce document, le Jésus de l'histoire. Ce sont ces différents points qu'il faut examiner, en s'aventurant prudemment dans « les abîmes de la recherche sur Q¹²⁸ ».

I. LA NATURE DE Q

1. Tradition orale ou document écrit ?

Comment concevoir cette source que Mt et Lc ont utilisée tous les deux ? Plusieurs auteurs, parmi lesquels J. Jeremias est sans doute la figure la plus connue, ont soutenu ou soutiennent que la tradition orale suffit pour expliquer les textes communs à Mt et à Lc¹²⁹. Néanmoins, le haut degré d'accords verbaux entre de longs passages où Mt et Lc ne dépendent pas de Mc (voir Q 3, 7-9 ou Lc 3, 7-9 // Mt 3, 7-10, où l'on trouve au moins 60 mots identiques à la suite, ou encore Q 11, 24-26), exige une dépendance littéraire, un texte écrit¹³⁰. De même, l'ordre commun des séquences parallèles suggère très fortement que la source de ce matériel était un document unifié et sous une forme écrite¹³¹. P. Vassiliadis, dans un article toujours utile, discute plusieurs variantes de la thèse de l'oralité. S'il tient que Q était certainement un document écrit, il remarque sagement qu'« il faut permettre l'influence de la tradition orale à la fois au temps de la circulation précanonique du document Q, mais surtout au niveau rédactionnel, celui des évangélistes eux-mêmes¹³² ». Kloppenborg Verbin a signalé un aspect particulier de cette influence orale. Il rappelle que les documents anciens étaient écrits *scripta continua*, sans séparation de mots

¹²⁸ « The abysses of "Q" research », l'expression est de M. HENGEL, in *The Four Gospels*, op. cit., p. 172.

¹²⁹ Voir J. JEREMIAS, *New Testament Theology*, London, SCM Press Ltd, 1971, I, p. 38-39.

¹³⁰ J. S. KLOPPENBORG dans « Variation in the Reproduction of the Double Tradition and an Oral Q ? », in *ETL* 83, 2007, p. 53-80, donne une liste de 7 péripécopes communes à Mt et Lc, comportant un tel degré d'accords verbaux (entre 85% et 98%), qu'elles exigent comme source un document écrit (p. 53).

¹³¹ Voir l'exposé de KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, op. cit., p. 56-60 ; TUCKETT, *Q and the History*, op. cit., p. 3-4, 38, 83.

¹³² P. VASSILIADIS, « The Nature and Extent of the Q-Document », in *NT* 20, 1978, p. 49-73 (qui reprend le chap. II de sa thèse écrite en grec ; citation p. 54).

ni ponctuation. Leur lecture publique impliquait alors une certaine interprétation, les textes « fonctionnant davantage comme notation musicale [*musical script*] que comme livre moderne. [...] Chaque proclamation orale de Q pouvait varier, selon les occasions. Les copies subséquentes de Q ne pouvaient échapper à l'influence de telles interprétations¹³³ ». Ce qui expliquerait facilement certaines variantes entre Mt et Lc. Mais c'est James D. G. Dunn, dans *Jesus Remembered*, qui redonne de façon convaincante une très grande place à la tradition orale¹³⁴. Même si pratiquement tout le monde admet que la tradition concernant Jésus a été *orale* à ses débuts, l'étude des Évangiles, en particulier des synoptiques, s'est attachée quasi uniquement à la tradition littéraire. Dunn exhorte les chercheurs à se débarrasser de ce « paradigme littéraire ». Il les invite à « changer l'option par défaut [*the "default setting"*] du paradigme littéraire, la préférence préétablie mise en place par une mentalité littéraire vieille de plusieurs siècles, et à envisager la possibilité qu'un tel paradigme est beaucoup trop limité pour rendre compte des complexités de la tradition de Jésus¹³⁵ ». Il est convaincu « que la forme et les variations verbales de la plupart des traditions synoptiques s'expliquent mieux par une telle hypothèse orale qu'exclusivement en termes de dépendance littéraire » (p. 336). Dunn admet la priorité de Mc et l'existence de Q comme document écrit (p. 144, 147-149, 222, 234, 237 et 253). Mais lui aussi rappelle que « dans un âge d'analphabétisme élevé, les documents étaient écrits pour être *entendus* et qu'une lecture peut aussi être comparée à une prestation oratoire [*can also be likened to a performance*] » (p. 204). C'est dans ce contexte de « performances » (*Not Layers but Performances*, p. 248-249), de « prestations/reproclamations [*performances/retellings*] de la tradition » (p. 336), que Dunn situe aussi la source Q et pense que Matthieu et Luc n'auraient pas connu seulement un document écrit, « mais regardaient Q comme une forme de reproclamation orale (ils auraient entendu la lecture/proclamation d'éléments de Q), de telle sorte que leur propre reprise de ces éléments gardait les caractéristiques orales du processus de transmission de la tradition » (p. 237). Ce qui vaut évidemment

¹³³ KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, op. cit., p. 60.

¹³⁴ J. D. G. DUNN, *Jesus Remembered. Christianity in the Making*, vol. I, Grand Rapids, Mich., Eerdmans, 2003, spécialement le chap. 8 : « The Tradition », p. 173-254. La méthode de Dunn a été mise en question par deux chercheurs de l'école scandinave, B. HOLMBERG et S. BYRSKOG, dans *JSNT* 26, 2004, p. 445-457 et 459-471. Mais DUNN, dans sa réponse, me semble avoir bien justifié son entreprise, *ibid.*, p. 473-487.

¹³⁵ *Ibid.*, p. 336. DUNN a développé ce point de vue dans un article novateur qui, s'il était pris sérieusement, pourrait changer toute l'approche du problème synoptique : « Altering the Default Setting : Re-Envisaging the Early Transmission of the Jesus Tradition », in *NTS* 49, 2003, p. 139-175. En fin d'article (p. 172-173), Dunn évoque les répercussions quasi sismiques de cette approche pour la source Q, pour ce qui touche en particulier la reconstruction de son texte et le caractère de la communauté qui aurait possédé ce texte.

pour les passages de la double tradition où les accords entre Mt et Lc sont moindres. Solution trop facile des désaccords entre Mt et Lc ? La thèse est séduisante et il faudra sans doute redonner plus d'importance à la tradition orale, à la « combinaison de *fixité* et de *flexibilité*, de *stabilité* et de *diversité* » qui la caractérise ou, si l'on veut, à son principe de « variation à l'intérieur du même », que Dunn rappelle à plusieurs reprises¹³⁶.

2. Un seul document ?

La plupart des chercheurs s'entendent pour attribuer à une source unique les passages où Mt et Lc s'accordent indépendamment l'un de l'autre en de longues séquences (voir Q 3, 7-9 encore une fois). Il semble qu'il faille s'en tenir à cette conclusion. Mais qu'en est-il quand les accords sont moindres ? Dans le contexte du « paradigme littéraire », pour reprendre l'expression de Dunn, les solutions sont diverses. Si on estime que Matthieu et Luc ont utilisé la source commune de façon indépendante, il est normal de penser qu'ils ont pu, ou bien retenir très fidèlement les mots mêmes de la source, ou bien y apporter des variations. S'ils n'ont pas gardé une fidélité absolue au texte de Mc qu'ils utilisaient, pourquoi auraient-ils agi autrement pour la source Q ? On peut donc penser que des passages de la double tradition non identiques appartenaient néanmoins à la source Q. C'est la position tenue par Neiryck qui, au lieu de faire appel à des versions différentes pour expliquer les variantes, s'en tient à l'intervention rédactionnelle des évangélistes. Il applique ici le principe qui lui faisait rejeter « une étape intermédiaire entre Mc et Mt/Lc dans une recension deutéro-marcienne » : le recours à différentes recensions de la source commune ou à plusieurs sources de logia est, selon lui, la conséquence « d'une conception trop restrictive des rédactions matthéenne et lucanienne »¹³⁷.

De son côté, Tuckett a bien souligné que, étant donné les conditions de l'écriture au premier siècle et la difficulté technique de multiplier facilement des

¹³⁶ In *Jesus Remembered*, p. 234, 236, 336 et in *NTS* 49, 2003, p. 154-155, 173, 175. C'est aussi la voie retenue par Terence C. MOURNET, dans sa thèse faite sous la direction de J. D. G. Dunn, *Oral Tradition and Literary Dependency*, Tübingen, Mohr Siebeck, coll. « WUNT, 195 », 2005, qui pense lui aussi qu'on ne peut rendre compte de tous les accords dans la double tradition à partir exclusivement de dépendances littéraires, et fait appel à la tradition orale là où les accords sont moindres. En réponse à Dunn et Mournet par contre, dans un article très technique où il étudie la pratique des écrivains de l'antiquité, J. S. KLOPPENBORG a montré que le bas degré d'accords verbaux en Mt et Lc, dans certains passages attribués à Q, pouvait avoir plusieurs explications autres que ce recours à la tradition orale, in « Variation in the Reproduction of the Double Tradition and an Oral Q ? », in *ETL* 83, 2007, p. 53-80.

¹³⁷ F. NEIRYNCK, « Q^{Mt} and Q^{Lc} and the Reconstruction of Q », in *Evangelica II*, op. cit., p. 475-480, citation p. 480. Malgré le sous-titre de son livre : *Unity and Plurality of Q*, Burkett ne conclut pas non plus à la pluralité de documents Q et explique les différences entre Mt et Lc (« apparent plurality », p. 214), soit par l'activité rédactionnelle des évangélistes, soit par leur connaissance, en d'autres sources (Mc, M et L), de traditions parallèles à Q (p. 214-215).

copies identiques d'un même texte, « il a dû exister plus qu'une copie de Q. La copie de Matthieu n'aurait pas été la même que la copie de Luc et, en conséquence, étant donné la nature de la production des textes à cette époque, il est hautement vraisemblable que la version de Q utilisée par Matthieu n'était pas identique à celle de Luc¹³⁸ ». Qu'il y ait eu des copies différentes de Q, d'accord. En plus de l'intervention rédactionnelle, c'est une autre raison qui rendrait compte, à côté des passages identiques entre Mt et Lc, de certaines différences verbales. Mais faut-il aller plus loin et penser que la copie utilisée par Matthieu contenait du matériel ignoré de Luc et vice versa ? Autrement dit, peut-on attribuer à Q quelques « *Sondergut* passages » ? Ce problème touche la question de la reconstruction et de l'étendue de Q. J'y reviendrai.

Il faut signaler d'abord la position de M. Casey qui n'admet pas que Q ait été « un document unique ». Croyant pouvoir établir que Q a d'abord été écrit en araméen, Casey soutient « que quelques parties de Q ont rejoint les deux évangélistes dans la même traduction grecque et que d'autres parties proviennent de deux traductions différentes faites soit par les évangélistes et leurs assistants ou venant de sources plus éloignées¹³⁹ ». Il résume ainsi sa thèse :

[C]ertaines parties du matériel de Q ont été transmises en araméen et traduites à deux reprises au cours du processus qui les a fait devenir ce que nous lisons maintenant en Matthieu et Luc. On a noté bien souvent, toutefois, que certaines parties de Q sont verbalement identiques en Matthieu et Luc, ce qui signifie qu'une certaine portion des matériaux de Q n'a été traduite qu'une seule fois et transmise en grec. Il s'ensuit qu'il faut adopter pour Q un modèle relativement *chaotique* [je souligne]. Ces seuls faits exigent au moins deux niveaux de Q, un niveau araméen traduit en grec à deux reprises et un niveau grec traduit de l'araméen une seule fois¹⁴⁰.

La thèse d'un Q araméen reste à prouver, on va le voir. Cependant beaucoup d'observations de Casey sont valides et, si on peut hésiter à parler d'un « modèle chaotique de Q », ses observations renforcent l'idée que le document utilisé par Matthieu n'était pas en tous points identique à celui de Luc. Intervention rédactionnelle, copies différentes de Q, « modèle chaotique », il ne faudrait pas oublier en plus que ce ou ces documents écrits circulaient dans un milieu de tradition orale.

¹³⁸ TUCKETT, *Q and the History*, op. cit., p. 97. KLOPPENBORG VERBIN dit la même chose: « At a minimum, it should be conceded that the copies of Q used by Matthew and Luke differed in at least some minor respects », in *Excavating Q*, op. cit., p. 109.

¹³⁹ M. CASEY, *An Aramaic Approach*, op. cit., p. 2.

¹⁴⁰ *Ibid.*, p. 103. En conclusion, p. 189, Casey présente son « chaotic model of Q » en cinq points.

3. En quelle langue ?

Personne ne conteste que les traditions véhiculées par Q aient pu exister en araméen d'abord, beaucoup de ce matériel pouvant d'ailleurs remonter à Jésus lui-même qui parlait sans doute principalement araméen. Mais il s'agit ici du document Q, sous la forme utilisée par Matthieu et Luc, et non des traditions qui ont précédé. L'existence en ce document de certains traits d'origine sémitique est donc normale et n'oblige pas à conclure que le document a été écrit en araméen. Les accords verbaux des textes grecs de Mt et de Lc en de longs passages, qui exigeaient précédemment que Q soit un document écrit, exigent tout autant que ce document soit écrit en grec. Si ce point est très largement reconnu¹⁴¹, certains chercheurs pensent encore à un document Q original en araméen. M. Casey, on vient de le voir, a relancé le débat dans son livre *An Aramaic Approach to Q*. Casey paraît souvent très sûr de lui. Il conteste en tout cas très fortement les analyses que Kloppenborg avait faites de certains traits araméens dans son ouvrage de 1987, *The Formation of Q* (analyses reprises en 2000 dans *Excavating Q*)¹⁴². Mais il faut reconnaître que le titre de son ouvrage parle seulement d'*approach* et non de thèse établie. Et bien qu'il présuppose que l'original de Q était en araméen, « la quantité d'accords verbaux » en de nombreux passages de la source l'oblige à reconnaître que ces textes « ont rejoint les deux évangélistes en grec » (p. 114 ; voir aussi p. 115, 129, 144, 149). Je retiens, pour ma part, que si Q a d'abord été un document araméen (ce qui n'est pas prouvé), le texte que les évangélistes ont eu en mains était un document grec, même s'il s'agissait d'une traduction. Et c'est d'ailleurs à ce document grec qu'il faut réserver le sigle de « Q », comme Tuckett l'a réclamé plusieurs fois¹⁴³.

¹⁴¹ En termes modestes par TUCKETT : « It seems most likely that the Q material was available to Matthew and Luke in a written, Greek form. Oral and/or Aramaic traditions do not really explain the evidence adequately », in *Q and the History*, *op. cit.*, p. 92 ; en termes plus catégoriques par KLOPPENBORG VERBIN qui affirme que « the likelihood of demonstrating an Aramaic Q [is reduced] to near zero », in *Excavating Q*, *op. cit.*, p. 80. Après un aperçu de positions plus anciennes, VASSILIADIS concluait : « We may, therefore, safely say that Q was a Greek document with only pre-literary connexion with Aramaic », in *NT* 20, 1978, p. 57. Voir encore l'article dévastateur de H. O. GUENTHER, « The Sayings Gospel Q and the Quest For Aramaic Sources : Rethinking Christian Origins », in *Semeia* 55, 1992, p. 41-76 et sa conclusion : « The Aramaic hypothesis is thus in all its forms and at all levels based on ideology, not on textual evidence » (p. 73). Ces derniers mots, pourtant, pourraient sembler curieux dans un long article qui « does not discuss a single Aramaic word », comme le lui reprochera M. CASEY, in *An Aramaic Approach*, *op. cit.*, p. 42.

¹⁴² Cf. CASEY, *An Aramaic Approach*, *op. cit.*, p. 22-25.

¹⁴³ TUCKETT, *Q and the History*, *op. cit.*, p. 84.

II. RECONSTRUCTION DE Q

Est-il possible de reconstruire le texte de cette source commune ? Même parmi ceux qui acceptent la théorie des deux sources et reconnaissent que Q a bien été un document écrit en grec, les avis sont partagés. M. Hengel, par exemple, estime que cette reconstruction est impossible.

Il n'y a aucun moyen de faire une reconstruction directe de « Q », ce qui semblait possible auparavant, après avoir exclu tout le matériel commun venant de Marc, en extrayant [*subtracting*] les textes qui se correspondent les uns les autres en Matthieu et Luc. Ce matériel pourrait trop souvent avoir été repris de Luc par Matthieu et il pourrait aussi provenir d'une variété de collections de logia (ou différentes versions d'une collection) que les deux auraient eu à leur disposition¹⁴⁴.

De même, J. D. G. Dunn se montre extrêmement sceptique, du moins pour la récupération de la totalité du texte de Q, « car si beaucoup du matériel que partagent Matthieu/Luc témoigne d'une dépendance *orale* plutôt que d'une dépendance *littéraire*, alors la tentative de définir la complète amplitude et les limites de Q est vouée à l'échec [c'est Dunn qui souligne]¹⁴⁵ ».

Parmi les grands ténors, Neiryck est toujours resté très réservé sur ce point, s'en tenant rigoureusement à un *minimal Q*, c'est-à-dire, en pratique, aux textes de la double tradition. Dès 1982, il écrivait :

Même s'il existe quelque hésitation au sujet de l'une ou l'autre parole isolée, on peut observer une tendance plutôt générale à n'inclure que les passages attestés à la fois en Matthieu et en Luc et à les inclure tous. La possibilité qu'un passage *Sondergut* puisse venir de Q n'est pas niée, mais elle est vue comme trop incertaine pour qu'on en tienne compte¹⁴⁶.

C'était aussi le premier principe proposé par Vassiliadis pour la reconstruction du document : « Il est *pratiquement certain* [c'est l'auteur qui

¹⁴⁴ M. HENGEL, *The Four Gospels*, op. cit., p. 206. Voir aussi p. 178 et p. 310 n. 696.

¹⁴⁵ J. D. G. DUNN, « Altering the Default », op. cit., p. 172 : « Then the attempt to define the complete scope and limits of Q is doomed to failure. » M. HENGEL irait dans le même sens : « This logia source (or sources) can now no longer be reconstructed in any way, especially as it had no single form in Greek, but evidently circulated in different forms of language and probably also with different extents », in *The Four Gospels*, op. cit., p. 178.

¹⁴⁶ NEIRYNCK, *Evangelica II*, op. cit., p. 415-416. Il a repris ce texte tel quel en 1990 (*Evangelica II*, p. 475), en 1993 (*Evangelica III*, p. 81-82, où il ajoutait : « If I had to rewrite my survey [...], I would mention that some scholars now tend to include again minor agreements [from the triple tradition] and Sondergut passages »), en 1995 (*Evangelica III*, p. 245) et finalement, même après l'édition critique de Q, en 2001, dans « The Reconstruction of Q and IQP/CritEd Parallels », in A. LINDEMANN, éd., *The Sayings Source Q and the Historical Jesus*, Louvain, University Press/Peeters, coll. « BETL, 158 », p. 53.

souligne] que tout ensemble important de paroles consécutives qui montrent, en Matthieu et Luc, un accord presque mot à mot dans leur formulation, appartient à Q¹⁴⁷. » Tuckett, pour sa part, retient comme hypothèse de travail « la théorie que Q contient au moins tous les passages où Matthieu et Luc s'accordent en substance et en termes (quelques-uns du moins) et où leur accord n'est pas dû à la dépendance de Marc¹⁴⁸ ». Mais il croit que Q « contenait aussi probablement plus d'éléments, dont quelques-uns ont pu être conservés uniquement par Matthieu ou par Luc » (p. 96). Donc, quelques « passages *Sondergut* », en particulier Lc 4, 16-30, particulièrement important selon lui pour la christologie de Q, en raison de la référence à Es 61¹⁴⁹. Kloppenborg Verbin pense que l'approche minimaliste est la plus simple, « mais pas la plus raisonnable¹⁵⁰ » et accepte, quant à lui, certains passages de la triple tradition (des passages où Marc et Q se recoupent : « Mark-Q overlaps ») ou du *Sondergut* de chaque évangéliste¹⁵¹.

Mais d'autres auteurs, sans doute enflammés par ce qui devint l'entreprise extraordinaire et quasi industrielle de l'*International Q Project (IQP)*, sont beaucoup plus enthousiastes et affirment carrément, comme R. Cameron : « Nous avons assurément un texte de Q, ce que nous n'avons pas c'est un manuscrit ¹⁵². » En 1983, en effet, James M. Robinson lançait un grand projet sur Q à Claremont, Calif., en collaboration avec la Society of Biblical Literature. Le but : « À la fin d'une décennie pouvoir avoir en main, comme résultat

¹⁴⁷ VASSILIADIS, in *NT* 20, 1978, p. 66. Voir son « State of the debate », p. 60-66 et l'ensemble de ses principes, p. 66-71. E. K. BROADHEAD, « The Extent of the Sayings Tradition (Q) » a contesté cette approche minimaliste qui restreint pratiquement le contenu de la source Q à la double tradition. Il croit devoir inclure dans the « Sayings tradition » certains éléments de la triple tradition, il pense que Mc a pu aussi y puiser et que certains passages du *Sondergut* de Mt et de Lc appartenaient à cette tradition, in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 719-728.

¹⁴⁸ TUCKETT, *Q and the History*, op. cit., p. 93.

¹⁴⁹ *Ibid.*, p. 236. En réponse à C. S. RODD qui avait soutenu que « we do not know and there is no way in which we can possibly know » le contenu de Q (« The End of the Theology of Q ? », in *ExpT* 113, 2002, p. 5-12, citation p. 11), C. M. TUCKETT a fait une excellente présentation de la manière dont on peut légitimement reconstruire Q (« The Search for a Theology of Q : A Dead End ? », in *ExpT* 113, 2002, p. 291-294).

¹⁵⁰ KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, op. cit., p. 98.

¹⁵¹ Voir l'ensemble de sa présentation : « Reconstructing Q », *ibid.*, p. 87-111 et son argumentation pour l'insertion en Q de la parabole lucanienne de la drachme perdue (Lc 15, 8-10), p. 96-98.

¹⁵² R. CAMERON, « The Sayings Gospel Q and the Quest of the Historical Jesus : A Response to John S. Kloppenborg », in *HTR* 89, 1996, p. 352 : « We do have a text of Q ; what we do not have is a manuscript. » Mais voir à ce propos la réaction de M. WOLTER in « Reconstructing Q ? », *ExpT* 114, 2004, p. 119 et ses remarques (p. 117-118) sur l'illusion (« wrong impression since it suggests a non-existing certainty ») que représente la reconstruction de « the actual wording of Q » tentée par le *IQP* et la *Critical Edition (History of Q Research)*, p. lxix) et la réaction, plus forte encore, de Jens SCHRÖTER, dans « Les toutes premières interprétations de la vie et de l'oeuvre de Jésus dans le christianisme primitif : la source des paroles de Jésus (Q) », in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 296, n. 7.

d'un tel travail d'équipe, une reconstruction, une traduction et un commentaire de Q¹⁵³. » Le travail s'est poursuivi, avec des rapports annuels dans *JBL* et finalement la présentation du « IQP text » en 1997¹⁵⁴. Ce n'était pas encore la reconstruction finale et, après d'autres révisions, *The Critical Edition of Q* parut en 2000, le résultat de près de vingt ans d'efforts¹⁵⁵. Ce fut le triomphe. Dans la préface déjà, signée par les trois éditeurs : « On n'a plus besoin d'imaginer le texte de Q seulement comme une boîte noire cachée quelque part derrière certains versets de Matthieu et de Luc dont il serait la source ; il peut apparaître au grand jour comme un texte, de plein droit » (p. xiii). Mais surtout dans l'article de J. M. Robinson : « Avant que *The Critical Edition of Q* soit disponible, Q fonctionnait d'ordinaire uniquement comme une source [...]. Celle-ci était rarement traitée comme un texte, encore moins comme un Évangile de plein droit qui, comme les Évangiles canoniques, aurait sa propre manière de façonner le matériel repris de la tradition.¹⁵⁶ » Il ajoutait, avec satisfaction : « En termes plus pratiques, il est plus difficile de rejeter Q comme une simple hypothèse, en un tour de main simpliste, quand on a *The Critical Edition of Q* ouvert sur son bureau » (p. 28) ! Il faut mentionner également, accompagnant cette édition, la parution de la base de données, *Documenta Q: Reconstruction of Q through Two Centuries of Gospel Research* (compilant tous les arguments invoqués par les chercheurs pour la reconstruction de Q depuis 1838), qui doit comprendre 31 volumes. Chaque volume commence par une même introduction qui donne les principes de la reconstruction et affirme sa confiance dans l'entreprise : « La reconstruction de Q n'est pas en fait un projet si désespéré ou hypothétique qu'on l'imagine parfois¹⁵⁷. »

¹⁵³ Pour l'historique du projet, voir J. M. ROBINSON dans l'introduction de l'édition critique, in James M. ROBINSON, Paul HOFFMANN, John S. KLOPPENBORG, éd., *The Critical Edition of Q*, Peeters, 2000, p. lxxi-lxxi et F. NEIRYNCK « The Reconstruction of Q », in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 53-56.

¹⁵⁴ Voir « The cumulative critical text of Q 1989-1996 », in *JBL* 116, 1997, p. 524-525.

¹⁵⁵ L'édition critique est précédée par une longue introduction de J. M. ROBINSON qui refait l'entière « History of Q Research ». Elle se termine par une « Concordance [du texte grec] of Q » due à J. S. KLOPPENBORG, p. 563-581. Plusieurs éditions abrégées ont immédiatement paru : *The Sayings Gospel Q in Greek and English, with Parallels from the Gospels of Mark and Thomas*, Minneapolis, Fortress Press, 2002 (dans le titre même, Q est ici devenu *Gospel*, sur le même pied que Marc et Thomas) ; *Die Spruchquelle Q. Studienausgabe Griechisch und Deutsch*, édité par P. HOFFMANN et C. HEIL, Darmstadt/Louvain, Wissenschaftliche Buchgesellschaft/Peeters, 2002.

¹⁵⁶ In LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 27.

¹⁵⁷ Ces bases de données, qui compilent les opinions des auteurs (dans leur texte original) depuis deux cents ans sur chaque verset ou élément de verset pouvant appartenir à Q, représentent une entreprise colossale. Elles fourniront une masse impressionnante d'informations difficilement accessibles autrement. Huit volumes (variant chacun de 200 à 800 pages) ont paru jusqu'ici sur les passages suivants (par simple convention, les verset de Q reçoivent la numérotation de Lc ; l'ordre même de Q n'a pu être maintenu pour la parution) : Q 11 : 2b-4 ; Q 4 : 1-13, 16 ; Q 12 : 49-59 ; Q 12 : 8-12 ; Q 22 : 28, 30 ; Q 6 : 20-21 ; Q 7 : 1-10 ; Q 12 : 33-34. Le neuvième sur Q 6 : 37-42 est annoncé.

Mais, tout en saluant ces travaux impressionnants, d'autres ont gardé leur esprit critique. À ce point de vue, il faut lire la longue évaluation qu'a fait F. Neiryck de l'édition critique¹⁵⁸. Il refuse d'abord de suivre Robinson qui insiste pour donner le titre de *Gospel* à la source Q et s'en tient à sa position de 1995 : « Je considère, personnellement, qu'il y a avantage à conserver la pleine désignation "la Source (synoptique) de Paroles Q", parce que cela nous rappelle le fait que nous n'avons pas d'accès direct au texte de Q, qui demeure un texte-source hypothétique que nous pouvons reconstruire à partir de Matthieu et de Luc¹⁵⁹. » Il semble également s'en tenir à un *minimal Q* (p. 92). D'autres chercheurs ont aussi souligné les dangers qu'entraîne avec elle la réussite remarquable de l'édition critique¹⁶⁰. J. D. G. Dunn rappelle avec raison qu'« il ne faudrait pas présumer que la publication de *The Critical Edition of Q* (Robinson/Hoffmann/Kloppenborg) a réglé la question du contenu et de l'étendue du document. Et on ne devrait certainement pas conclure que le matériel de Q existait seulement sous forme écrite ou documentaire¹⁶¹ ». On pourrait penser

¹⁵⁸ F. Neiryck, « The Reconstruction of Q », in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 53-147.

¹⁵⁹ *Ibid.*, p. 57. Voir son article de 1995 : « Q : From Source to Gospel », in *Evangelica III*, op. cit., p. 419-431. L'article commençait par ces mots : « What's in a name ? ». C'est sans doute à cet article que répond KLOPPENBORG VERBIN en intitulant « Q as a "Gospel" : What's in a Name ? », une très forte défense du mot *Évangile* pour qualifier Q, in *Excavating Q*, op. cit., p. 398-408. Il y a plus ici qu'une simple question d'appellation. K. V. termine son argumentation en évoquant la plausibilité que le christianisme primitif ait pu comporter différents kérygmes et que Q ait pu représenter, en tout cas, « [a] different way of thinking of death and vindication and [a] differentness in framing a message of salvation » (p. 408). On le voit, l'enjeu est important. Cette supposée différence kérygmaticque sera exploitée par le *Jesus Seminar* et la recherche américaine en général dans la quête du Jésus de l'histoire. C'est d'ailleurs à une suggestion de J. D. CROSSAN (in the SBL Q Seminar, 1987) que K. V. attribue l'expression anglaise « the Sayings Gospel Q » (*Excavating Q*, op. cit., p. 98, n. 63). CROSSAN le dira très clairement : « I term it, to give it full honor, the Q Gospel because I do not think of it as just somebody else's source », in *Who Killed Jesus?*, San Francisco, HarperCollins, 1995, p. 25. Dans son livre *The First Gospel. An Introduction to Q*, Sonoma, Calif., Polebridge Press, 1992, A. D. JACOBSON disait clairement que « Le terme "Évangile" est utilisé de façon provocatrice (*provocatively*) pour suggérer que, dans sa compréhension de Jésus, le document Q n'a pas nécessairement besoin de se focaliser sur sa mort et sa résurrection » (p. 3). C'est pour s'opposer à cette « sorte de provocation », que Migaku SATO refuse d'employer le mot *Évangile* (*Gospel*) et s'en tient à l'appellation « document Q » ou « texte Q », et évite aussi le terme « source », puisque ce texte n'était pas forcément destiné à devenir une source pour Matthieu et Luc, dans « Le document Q à la croisée de la prophétie et de la sagesse », in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 101-102.

¹⁶⁰ Le danger, devant cette « édition critique », c'est d'oublier, par exemple, que cette source « n'est justement qu'une hypothèse de travail », selon É. CUVILLIER, in *Études théologiques et religieuses* 76, 2001/3, p. 428 ; de penser aussi que ce texte doit être considéré désormais « as the received text of Q », ce dont H. T. FLEDDERMANN nous met en garde in *CBQ* 64, 2002, p. 392. Jens SCHRÖTER qui estime qu'il est « tout aussi impossible de reconstruire Q que Marc à partir de Matthieu et de Luc » a aussi réagi fortement contre ceux qui minimisent le caractère hypothétique du texte de Q de la *Critical Edition*, dans « Les toutes premières interprétations », in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 298 et p. 318 (voir aussi la note 7 de la page 296). Dans le même collectif, MARGUERAT s'est élevé contre le titre même donné à l'ouvrage : « Intituler l'hypothèse textuelle *Critical Edition of Q* et non *Critical Reconstruction of Q* est un coup de force langagier inadmissible ; on ne peut éditer qu'un manuscrit existant physiquement, sinon on le reconstitue », p. 43.

¹⁶¹ J. D. G. DUNN, *Jesus Remembered*, p. 237, n. 261. Voir aussi T. C. MOURNET, in *Oral Tradition*, op. cit., p. 43.

que ces auteurs ne font pas le poids face aux spécialistes de Q que sont Robinson ou Kloppenborg. Mais quand la mise en garde vient d'un autre spécialiste comme C. M. Tuckett, il convient peut-être d'écouter. Dans une courte recension de *Die Spruchquelle Q*, publiée par Hoffmann et Heil, Tuckett rappelle à cinq reprises le caractère hypothétique de cette reconstruction : « Tout texte de Q est au mieux une reconstruction à partir des Évangiles de Matthieu et de Luc » ; « Toute reconstruction d'un "texte" tel que Q doit rester jusqu'à un certain point conjecturale » ; « Tout texte ainsi reconstruit va demeurer, de façon permanente, provisoire et sujet à reconsidération » ; « On ne doit pas perdre de vue la nature provisoire des "résultats" de son [celui de l'*International Q project*] travail. » ; « Il serait certainement dommage [*a shame*] si la réimpression répétée de son texte reconstruit lui procurait à elle seule un statut supérieur à celui auquel ce texte peut légitimement prétendre. »¹⁶² Le danger existe !

III. HISTOIRE DE LA COMPOSITION DE Q

Si la reconstruction du texte de Q vise à établir son texte final, celui utilisé par Matthieu et Luc, ce texte cependant aurait eu une histoire. On peut au moins penser à deux étapes : « Une première tradition-Q utilisée par un rédacteur-Q postérieur¹⁶³. » Mais, selon D. C. Allison, « la plupart des chercheurs modernes » vont beaucoup plus loin et soutiennent « que Q n'a pas été créé en une seule fois, mais produit par étapes : c'est un document composite fabriqué à partir essentiellement d'unités qui ont d'abord circulé isolément, un document dont plusieurs mains ont assuré la croissance¹⁶⁴ ». C'est la thèse de J. S. Kloppenborg, *The Formation of Q*, qui a eu sur ce point le plus d'influence¹⁶⁵. L'auteur distinguait dans le document Q trois strates. Un premier ensemble qualifié de sapiential constitué d'éléments parénétiques,

¹⁶² C. M. TUCKETT, in *The Journal of Theological Studies* 55, 2004, p. 228-230. D'ailleurs l'emploi extensif, dans *The Critical Edition of Q*, des doubles crochets (*double square brackets*), i.e., « reconstructions that are probable but uncertain » (p. lxxxii) ou « probably in Q, but only with an evaluation of {C} », cette lettre signifiant « that there is considerable degree of doubt » selon la procédure de critique textuelle qui semble ici acceptée (p. lxxx), témoigne fortement de ce caractère provisoire.

¹⁶³ C. M. TUCKETT, « On the Stratification of Q. A Response », in *Semeia* 55, 1992, p. 221.

¹⁶⁴ D. C. ALLISON, *The Intertextual Jesus. Scripture in Q*, Harrisburg, Pa., Trinity Press International, 2000, p. 206. Selon KLOPPENBORG VERBIN, « Two decades of close analysis of Q has convinced most specialists that a fairly complex compositional history preceded the "final text" », in *Excavating Q*, *op. cit.*, p. 130.

¹⁶⁵ La thèse de doctorat de KLOPPENBORG (1984) s'intitulait « The Literary Genre of the Synoptic Sayings Source », mais, reçue par J. M. Robinson dans les *Studies in Antiquity and Christianity*, elle devint *The Formation of Q: Trajectories in Ancient Wisdom Collections*, Philadelphie, Fortress Press, 1987. KLOPPENBORG VERBIN a repris tout son exposé dans « The Composition and Genre of the Sayings Gospel Q », in *Excavating Q*, *op. cit.*, p. 112-165.

d'instructions et d'exhortations ; puis un deuxième niveau caractérisé par divers éléments « prophétiques » : annonces de jugements, cycle de Lot et vue deutéronomiste de l'histoire (violence faite aux prophètes) ; enfin, un troisième niveau moins développé comportant quelques éléments narratifs (principalement le récit de la tentation) et d'autres touchant la Loi (Q 11, 42c ; 16, 17)¹⁶⁶.

Malgré sa popularité, le schéma de Kloppenborg n'a pas fait l'unanimité. D. C. Allison, par exemple, a contesté la distinction faite entre « niveau sapientiel et niveau prophétique », « ensembles sapientiaux et ensembles prophétiques » et maintenu que « la reconstruction d'un document primitif de sagesse n'est pas convaincante »¹⁶⁷. Il a lui-même proposé son « histoire de la composition en trois étapes » (p. 40). Q¹ aurait été pour lui « un ancien document destiné à la formation et à l'encouragement des missionnaires » (p. 31). Cette première collection, « centrée étroitement sur les itinérants, a été [...] transformée en document d'exhortations chrétiennes générales », Q² (p. 32). Enfin, une troisième partie, Q³, très riche christologiquement (p. 34), aurait compris Q 3, 7-7, 35 et 11, 14-52¹⁶⁸. Alors que Neiryck, à part quelques allusions, ne s'est guère prononcé sur le sujet, me semble-t-il, Tuckett, de son côté, a formulé plusieurs fois ses réticences. En 1992 d'abord où, invité à donner ses réactions, il soulevait plusieurs questions de méthode, s'inquiétant en particulier de la continuité ou discontinuité entre les différentes strates : « Si on suppose un trop grand écart entre les niveaux [...] se pose alors la question de savoir pourquoi un éditeur postérieur aurait jamais utilisé la tradition plus ancienne¹⁶⁹. » En 1992 encore, son article « The Temptation Narrative in Q », avait pour but de mettre en question la nécessité « pour la théorie, de supposer que Q a passé, dans sa croissance, par une série d'étapes différentes¹⁷⁰ ». En 1996, il concluait son analyse de *The Formation of Q* comme suit :

¹⁶⁶ Selon B. MACK, ce serait en 1988, dans le *Q Seminar* de la Society of Biblical Literature, pour qui « the three layers of textual tradition in Q had already become an acceptable working hypothesis », que les notations devenues communes, Q¹+Q²+Q³, ont été créées « in order to refer to each layer » ; voir *The Lost Gospel. The Book of Q & Christian Origins*, San Francisco, HarperSanFrancisco, 1993, p. 44.

¹⁶⁷ D. C. ALLISON, *The Jesus Tradition in Q*, Harrisburg, Pa., Trinity Press International, 1997, p. 7.

¹⁶⁸ *Ibid.*, « The Compositional History of Q », p. 1-66, contesté évidemment par KLOPPENBORG VERBIN, *Excavating Q*, op. cit., p. 117, n. 7. Voir également l'évaluation que fait M. SATO de la « stratigraphie » de Kloppenborg, à l'occasion de sa longue présentation de la « prophétie sapientiale » de Q, in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 102-122. Dans le même ouvrage, in « Sagesse et prophétie dans l'Évangile des paroles Q », Kloppenborg a présenté ses accords et désaccords avec la thèse de Sato (p. 73-98).

¹⁶⁹ C. M. TUCKETT, « On the Stratification of Q. A Response » in *Semeia* 55, 1992, p. 214. F. G. DOWNING, « Word-Processing in the Ancient World : The Social Production and Performance of Q », rejette également la stratification proposée par Kloppenborg, in *JSNT* 64, 1996, p. 29-48.

¹⁷⁰ C. M. TUCKETT, « The Temptation Narrative in Q », in VAN SEGBROECK, *The Four Gospels 1992*, op. cit., p. 479, n. 1.

En conclusion, le modèle détaillé de stratification proposé par Kloppenborg pourrait n'être pas aussi sûrement fondé que certains l'ont supposé [...]. Si, comme j'ai essayé de le montrer, il n'est pas nécessaire de postuler un Q³ à la suite de Q², et si le matériau qui précède Q² est peut-être plus disparate [pas complètement sapiential], et si on ne peut montrer que la strate supposée de Q¹ a existé comme unité littéraire de plein droit avant Q², on se retrouverait peut-être alors avec un modèle beaucoup plus simple, notamment celui d'un éditeur-Q reprenant et utilisant (possiblement une variété) de matériaux plus anciens¹⁷¹.

En 2001, il revenait de façon critique sur les trois strates de Kloppenborg et répétait : « On ne peut si facilement prétendre discerner des strates clairement identifiables du texte de Q lui-même¹⁷². » Enfin, J. D. G. Dunn, dans *Jesus Remembered*, après s'être interrogé durant plusieurs pages (p. 152-158) sur « A Redactional Q ? », rejette la stratification et déclare que « l'hypothèse "alternative" d'un seul acte de composition rend pleinement compte des données disponibles¹⁷³ » (p. 157). Je ne sais s'il est exact de dire, comme il le fait, que « le mouvement du balancier pourrait avoir commencé à prendre une direction opposée à celle de Kloppenborg, dans les récentes présentations de Q qui optent pour une seule étape de composition¹⁷⁴ », mais je pense que, dans l'étude de Q, il est plus indiqué de suivre la recommandation de Tuckett :

Avant de chercher à dire la moindre chose à propos du sens possible de telle donnée à quelque niveau pré-Q que ce soit ou dans une strate plus ancienne de Q, on devrait peut-être commencer par « Q lui-même » (en autant qu'il nous est accessible) [...], la forme « finale » de Q, [précisant en note qu'il entend par là] la phase atteinte dans le développement des traditions Q, quand Matthieu et Luc utilisent le document¹⁷⁵.

¹⁷¹ C. M. TUCKETT, *Q and the History*, op. cit., p. 73-74.

¹⁷² C. M. TUCKETT, «The Son of Man and Daniel 7 : Q and Jesus», in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 383.

¹⁷³ Pour une vue de l'état actuel de la discussion et des différents modèles proposés (évolutif [Schürmann], macro-rédactions intermédiaires [Jacobson, Sato, Allisson, Kloppenborg], ou rédaction unique [Schröter, Kirk]), voir J. SCHLOSSER, « La composition du document Q », in DETTWERIL, MARGUERAT, *La sources des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 131-146. SCHLOSSER lui-même semble plutôt pessimiste, estimant que, devant l'énorme disparité des résultats, « la voie qui mènerait à [l']élucidation de la composition du document Q est définitivement bouchée » (p. 147).

¹⁷⁴ J. D. G. DUNN, *Jesus Remembered*, op. cit., p. 156, n. 80, cite à ce propos plusieurs auteurs, dont J. Schröter, A. Kirk, P. Hoffmann, D. Lührmann.

¹⁷⁵ TUCKETT, in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 372 et la n. 7.

IV. KÉRYGME INDÉPENDANT ET COMMUNAUTÉ Q ?

La remarque de Tuckett vaut assurément pour toute étude rédactionnelle qui tenterait un exposé précis de la théologie de Q. Certains ont nié la possibilité même d'établir une telle théologie. Parce qu'on ne saura jamais – à moins d'en découvrir un manuscrit – les dimensions exactes du document Q, C. S. Rodd concluait qu'« essayer de présenter la théologie de Q est une folie totale ». Tuckett a répondu sagement qu'il ne fallait pas essayer de bâtir une théologie de Q à partir de ce qui n'est pas dans Q, mais à partir « de ce qui s'y trouve » (disons, la double tradition ou le *minimal Q* selon Neirynek) :

Ainsi les affirmations concernant l'importance possible d'une « christologie du Fils de l'homme », d'une christologie sapientiale, de concepts sapientiaux, le thème du jugement présenté dans une vue deutéronomiste de l'histoire, sont toutes reconnues (par certains) comme caractéristiques de la théologie de Q, en raison des matériaux qui s'y retrouvent selon un commun accord¹⁷⁷.

C'est d'ailleurs pour cette raison que Tuckett se dit

méfiant des théories qui prônent différentes strates en Q, comportant des perspectives radicalement différentes en chacune. Mon propre essai pour donner un aperçu des aspects de la « théologie » de Q (dans *Q and the History*) a voulu adopter de fait une telle approche « littéraire », mais en tenant compte de la contribution de tout le matériel de Q, de Q comme un tout¹⁷⁸.

Cette théologie est-elle différente de ce que nous trouvons ailleurs dans le NT ? Selon S. Schulz : « Derrière Q, se cache une zone spéciale de tradition, comportant une tradition kérygmatique indépendante, c'est-à-dire une communauté distincte qui a préservé et continué de proclamer le message de Jésus dans la situation d'après-Pâques¹⁷⁹. »

¹⁷⁶ C. S. RODD, « The End », in *ExpT* 113, 2002, p. 12.

¹⁷⁷ C. M. TUCKETT, « The Search », in *ExpT* 113, 2002, p. 292.

¹⁷⁸ *Ibid.*, p. 294, n. 14.

¹⁷⁹ S. SCHULZ, « Die Gottesherrschaft ist nahe herbeigekommen (Mt 10, 7/Lk 10, 9): Der kerygmatische Entwurf der Q-Gemeinde Syriens », in H. BALZ, éd., *Das Wort und die Wörter: Festschrift Gerhard Friedrich*, Stuttgart, 1973, p. 58. Voir la traduction anglaise de KLOPPENBORG, in *The Formation of Q*, op. cit., p. 26, que je rends ici en français. Kloppenborg y ajoutait, p. 39 : « A discrete group in which Q functioned as the central theological expression [...]. As indicated above [this position] has the most to recommend it. Consequently, Q must be understood without recourse to *theological harmonization* (je souligne) with either the passion kerygma or the passion stories. »

Mais c'est Burton Mack qui a tiré de ce qu'on ne trouve pas dans Q l'interprétation la plus provocatrice :

La chose remarquable concernant les gens de Q (*Q people*), c'est qu'ils n'étaient pas chrétiens. Ils ne voyaient pas Jésus comme un messie ou le Christ [...]. Ils ne percevaient pas sa mort comme un événement divin, tragique ou sauveur. Et ils n'imaginaient pas qu'il avait été ressuscité des morts pour régner sur un monde transformé [...]. En conséquence, ils ne se réunissaient pas pour rendre un culte à son nom, pour l'honorer comme un dieu, ou entretenir sa mémoire par des hymnes, des prières et des rites. Ils n'ont pas élaboré un culte du Christ comme celui qui émergea parmi les communautés chrétiennes familières à ceux qui lisent les lettres de Paul. Les gens de Q étaient les gens de Jésus, ce n'était pas des chrétiens¹⁸⁰.

Il me semblait que D. C. Allison avait fait justice des prétendues conclusions qu'on a voulu tirer de ces silences de Q¹⁸¹. J'ai moi-même souligné l'ambiguïté de cet argument et montré par ailleurs qu'on n'avait pas établi que Q ne comportait aucune allusion à la mort-résurrection de Jésus¹⁸².

Par contre, J. S. Kloppenborg, dans un petit livre intitulé *Q, The Earliest Gospel*, vient de reprendre la question et redit avec force que Q était *a different kind of Gospel*¹⁸³. Après un premier chapitre qui souligne avec une étonnante clarté que toutes les solutions du problème synoptique restent des hypothèses non prouvées (p. vii, 20, 38), il affirme par la suite, avec une assurance qui ne tient plus aucun compte de ce caractère hypothétique (tout le chapitre trois, « What a Difference Difference Makes », p. 62-97 et 121), que Q est un Évangile différent : différent des quatre Évangiles canoniques et de l'Évangile prêché par Paul (p. 64) ; différent pour le cœur de son enseignement qui ne

¹⁸⁰ B. MACK, *The Lost Gospel*, op. cit., p. 4.

¹⁸¹ D. C. ALLISON, *The Jesus Tradition in Q*, p. 43-46. Voir aussi, à propos de Q, les réflexions de L. W. HURTADO sur « The Argument from Silence », in *Lord Jesus Christ. Devotion to Jesus in Earliest Christianity*, Grand Rapids, Mich./Cambridge, U.K., Eerdmans, 2003, p. 239-244.

¹⁸² J.-P. MICHAUD, « Quelle(s) communauté(s) derrière la source Q ? », in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 593-598. Voir l'exposé de J. SCHRÖTER sur « Le destin de Jésus Fils de l'homme selon Q » et comment il entend « la forme particulière de "foi pascale" » qu'on rencontre chez Q, in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 315-318 (p. 317).

¹⁸³ J. S. KLOPPENBORG, *Q, The Earliest Gospel. An Introduction to the Original Stories and Sayings of Jesus*, op. cit., p. 1. Ces mots : *A different kind of Gospel* (introduction, p. IX) pourraient être le titre même du livre ! Dans la recension qu'il en fait – un peu trop élogieuse, il me semble – (RBL 07/2009), C. Tuckett critique uniquement l'adjectif « original » du sous-titre qui pourrait laisser entendre que les récits et les paroles en Q nous donnent « the most authentic (perhaps even the "original") form of the Jesus tradition ».

porte plus sur l'identité de Jésus en tant que Fils de Dieu, comme en Mc, mais sur le comportement et les attitudes qui reflètent le règne de Dieu (p. 97)¹⁸⁴ ; différent en particulier pour sa manière de comprendre la justification de Jésus après sa mort (p. 80-84). La nouveauté, peut-être, porte sur ce dernier point.

Dans *Excavating Q* (p. 374-375), Kloppenborg reconnaissait avec Marinus de Jonge qu'« il était extrêmement improbable... que les communautés dans lesquelles les paroles de la collection Q avaient été transmises n'aient pas connu d'autres traditions au sujet de la vie, de la mort, et de la résurrection/exaltation de Jésus. [...] On ne pouvait certainement pas parler du rejet de Jésus par les chefs d'Israël sans raconter ce qui était arrivé par la suite¹⁸⁵ ». Il ne reprend plus cet argument dans ce nouveau livre, mais se demande

s'il est possible que les gens de Q [*the Q people*] aient cru simplement que Jésus, comme les prophètes tués avant lui, aurait dû attendre la résurrection générale pour être justifié [*for vindication*] ? Mais cela aurait impliqué que ces gens [*the Q folk*] étaient suffisamment isolés des autres courants du mouvement de Jésus pour ne pas avoir entendu parler d'histoires de tombeau vide et d'apparitions de Jésus à ses disciples. Ce scénario est effectivement difficile à imaginer [*This scenario is indeed difficult to imagine*]. Mais alors, si Q connaissait bien le concept de résurrection, pourquoi ne l'a-t-il pas appliqué à Jésus ? (p. 82).

Comme réponse possible, Kloppenborg fait appel à l'hypothèse défendue par son élève D. A. Smith (à la suite de Dieter Zeller) qui remplace la métaphore de la résurrection par celle de l'assomption, de l'enlèvement¹⁸⁶. Hénoch et Élie, enlevés auprès de Dieu, disparaissent et on ne les voit plus (Gn 5, 24 ; 2 R 2, 12). Se basant sur l'affirmation de Jésus aux Jérusalémmites : « Et je vous le dis, vous ne me verrez plus jusqu'à ce que vienne le temps où vous direz : *Béni soit au nom du Seigneur celui qui vient* » de Q 13, 35 (Q assure de cette manière un rôle à Jésus au-delà de la mort, une fonction eschatologique), Kloppenborg estime que la résurrection n'aurait pas été la seule métaphore disponible pour

¹⁸⁴ « [T]his lost Sayings Gospel gives us [...] a *different* Gospel with a different view of Jesus' significance. It is not a dying and rising savior that we see in Q, but a sage with uncommon wisdom, wisdom that addressed the daily realities of small-town life in Jewish Galilee » (p. 121).

¹⁸⁵ KLOPPENBORG, *Excavating Q*, op. cit., p. 374-375, citant Marinus DE JONGE, *Christology in Context: The Earliest Christian Responses to Jesus*, Philadelphie, Westminster, 1988, p. 83-84.

¹⁸⁶ KLOPPENBORG, *Q, the Earliest Gospel*, op. cit., p. 82. Voir Daniel A. SMITH, « Revisiting the Empty Tomb : The Post-Mortem Vindication of Jesus in Mark and Q », in *NT* 45, 2003, p. 123-137. Théorie reprise dans *The Post-Mortem Vindication of Jesus in the Sayings Gospel*, Londres/New York, T&T Clark International, 2007. L'étude de Dieter ZELLER, « Entrückung zur Anknunft als Menschensohn (Lk 13,34f. ; 11,29f.) », est parue dans *À cause de l'évangile : études sur les Synoptiques et les Actes offertes au P. Jacques Dupont, O.S.B. à l'occasion de son 70^e anniversaire*, Paris, Publications de Saint-André/Cerf, coll. « Lectio divina, 123 », 1985, p. 513-530. Mais Kloppenborg avait déjà lui-même évoqué l'hypothèse dans *Excavating Q*, op. cit., p. 377-379.

imaginer la justification de Jésus après sa mort (p. 84). Il observe que cette vue des choses a été complètement obscurcie quand Q a été incorporé en Mt et Lc. Pourtant, malgré les deux études de D. A. Smith, Kloppenborg doit finalement admettre que cette spéculation à propos de la justification de Jésus « est basée sur la plus mince des indications : la moitié d'une phrase en Q 13, 35¹⁸⁷ ». L. W. Hurtado, dans l'excellent chapitre qu'il consacre au document Q dans *Lord Jesus Christ*¹⁸⁸, avait très bien montré l'existence côte à côte, en divers écrits chrétiens, de modèles christologiques différents qui, loin de s'opposer se recoupent et se retrouvent sans problème dans les mêmes écrits¹⁸⁹. Si la métaphore de l'assomption se retrouvait effectivement en Q, elle ne serait donc, d'aucune manière, l'indice d'un Évangile *différent*. À mon avis¹⁹⁰, s'il n'est pas question de la résurrection dans ce texte hypothétique de Q, ce n'est pas qu'il s'agit là d'un Évangile différent, mais parce qu'on y retrouve, principalement, les traditions conservant des paroles du Jésus d'avant Pâques. Les traditions que Luc, précisément, dit avoir reçues de ceux qui avaient d'abord vu Jésus de leurs yeux (*autoptai*) et qui sont devenus par la suite (après Pâques) serviteurs de la Parole (Lc 1, 2). Traditions de ces lointains *autoptai* d'avant Pâques, dont

¹⁸⁷ « We must admit that this speculation about Q's view of Jesus' vindication is based on the slenderest of evidence : half a sentence in Q 13:35 » (p. 84). Daniel A. SMITH, dans une troisième étude, *Revisiting the Empty Tomb. The Early History of Easter*, Minneapolis, Fortress Press, 2010, défend à nouveau ses positions. Il continue de voir en Q 13, 35 une allusion à la disparition de Jésus due à un enlèvement au ciel (p. 63-76). Il s'appuie en outre sur le récit du tombeau vide en Mc 16, 1-8, qui impliquerait selon lui *disappearance* et donc enlèvement, par opposition aux apparitions (*appearances*) liées au concept de résurrection qu'on trouve en Paul et dans les autres Évangiles canoniques (p. 76-81). Mais pour rejoindre une supposée première version du récit en ce sens, il lui faut éliminer Mc 16, 7 (apparition en Galilée) qui serait une interpolation et supprimer le *égerthè* : il est ressuscité de Mc 16, 6 (p. 76-77). La remarque de Kloppenborg sur cette « spéculation » basée sur un demi-verset de Q (13, 35) me paraît toujours valable !

¹⁸⁸ Voir « Q and Early Devotion to Jesus », in *Lord Jesus Christ*, p. 217-257, où HURTADO, dialoguant avec l'*Excavating Q* de Kloppenborg, rejette plusieurs positions de Kloppenborg, positions que ce dernier a tout de même reprises dans *Q, The Earliest Gospel*, sans correction et sans référence à Hurtado (dont il a pourtant connu un premier état du texte, puisqu'il lui reprochait d'y faire une « retrospective harmony », voir HURTADO, p. 232, n. 38 [cf. ici, dans la note 179, la *theological harmonization*] et 254, n. 94).

¹⁸⁹ Il suffit de voir qu'en Ph 2, 6-11, on trouve le schéma mort-exaltation (acclamation), mais tout à côté dans la même Épître celui de mort-résurrection (3, 10-11) et celui aussi, semble-t-il, de mort-assomption en 3, 20-21. De même l'Épître aux Hébreux parle principalement, tout au long de son exposé de christologie sacerdotale, d'entrée dans le sanctuaire, dans le ciel, devant la face de Dieu (He 9, 24), mais évoque néanmoins la résurrection dans la doxologie finale (He 13, 20-21).

¹⁹⁰ Je reprends ici un point que j'ai évoqué dans « De quelques débats dans la troisième quête », in *De Jésus à Jésus-Christ. I. Le Jésus de l'histoire. Actes du colloque de Strasbourg 18-19 novembre 2010*, Paris, Mame-Desclée, coll. « Jésus et Jésus-Christ », 2010, p. 189-214 (ici p. 204-205) et développé plus longuement dans « De la Source Q comme reflet des « témoins oculaire » de Lc 1, 2 » in André GAGNÉ, Alain GIGNAC, Sylvie PAQUETTE LESSARD, éd., *Le Vivant qui fait vivre. Esprit, éthique et résurrection dans le Nouveau Testament. Mélanges offerts à la professeure Odette Mainville*, Montréal, Médiaspaul, 2011, p. 151-172.

Luc nous révèle l'existence, et qui auront permis à beaucoup (*polloi*) « de composer un récit des événements accomplis parmi nous » (Lc 1, 1). Parmi ces *polloi*, il faut placer le ou les responsables de cette source de paroles de Jésus (Q), qui aura gardé de cette « *autopsia* » la couleur primitive de la Galilée d'avant Pâques¹⁹¹. Mais ce n'est pas un Évangile différent, qui nous donnerait un autre Jésus.

On le voit, cette question d'un Évangile ou kérygme indépendant est souvent liée à celle d'une supposée communauté, elle aussi indépendante, dont on apercevrait le reflet dans la source Q. Je ne reprendrai pas ici l'examen des différentes hypothèses socio-historiques imaginées pour décrire les responsables de ce document¹⁹² : la thèse de l'itinérance (G. Theissen), l'hypothèse cynique (G. Downing, B. Mack, L. Vaage)¹⁹³, le mouvement de renouveau dans les villages de Galilée (R. A. Horsley), les scribes plus ou moins dissidents des villages de Basse-Galilée en conflit avec les hautes formes d'écriture qui avaient cours à Jérusalem (J. S. Kloppenborg)¹⁹⁴. Mais y a-t-il vraiment une communauté derrière tout texte ? Et faut-il, à plus forte raison, présumer l'existence d'une communauté différente pour chaque niveau de texte ? Avec J. D. G. Dunn, en tout cas, il faut certainement rejeter

la fausseté qui suppose l'existence d'un seul document par communauté [*the « one document per community » fallacy*]. Il n'est pas acceptable d'identifier tout simplement le caractère d'une communauté avec le

¹⁹¹ Je note, avec plaisir, que D. MARGUERAT pense aussi que la source des paroles de Jésus pourrait être du nombre des *polloi* de Lc 1, 1, dans « Pourquoi s'intéresser à la source ? », in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 19.

¹⁹² Voir J.-P. MICHAUD, « Quelle(s) communauté(s) » in LINDEMANN, *The Sayings Source*, op. cit., p. 581-593. Il faut lire l'article plus récent de Thomas SCHMELLER, « Réflexions socio-historiques sur les porteurs de la tradition et les destinataires de Q », in DETTWILER, MARGUERAT, *La source des paroles de Jésus (Q)*, op. cit., p. 149-171. Je retiens, pour ma part, la distinction empruntée à C. Tuckett (*Q and the History*, op. cit., p. 367) entre l'itinérance (*itinerancy*) et l'absence de foyer (*homelessness*), que Schmeller considère « comme absolument capitale et féconde » (p. 155 et 167) : « Les messagers de Q n'étaient pas des radicaux itinérants, au sens où ils auraient rompu durablement tout lien avec leur famille, leur bien et leur patrie. Il est à supposer que lorsqu'ils étaient envoyés, ils rentraient, une fois leur tâche effectuée, et réintégraient les communautés sédentaires de Q » (p. 167).

¹⁹³ Il faut néanmoins signaler la ferveur étonnante avec laquelle KLOPPENBORG VERBIN, sans adhérer lui-même à l'hypothèse, défend la légitimité de la comparaison avec les cyniques – notons qu'au départ ce n'était pas une simple comparaison pour Mack et Vaage – et critique sévèrement tous ceux qui osent s'opposer à l'hypothèse, dans *Excavating Q*, op. cit., p. 420-444, qui reprend son long article polémique : « A Dog among the Pigeons: A Cynic Q », in *From Quest to Quelle: Festschrift James M. Robinson*, Louvain, Peeters, coll. « BETL, 146 », 1999, p. 73-117.

¹⁹⁴ W. E. ARNAL, *Jesus and the Village Scribes. Galilean Conflicts and the Setting of Q*, Minneapolis, Fortress Press, 2001, a développé la suggestion de Kloppenborg (son directeur de thèse) « that the persons responsible for Q were scribal figures, and, more particularly, were village scribes (*komo-grammateis*) » (p. 170). Voir *Excavating Q*, op. cit., p. 201. Tout en retenant la stratification de Kloppenborg, Arnal pense cependant « that a single group was responsible for its various stages » (p. 162).

caractère d'un document qui lui est associé. Un tel document révélera sans doute des préoccupations et des accents qui se retrouvent dans l'enseignement de la communauté. Mais c'est seulement si on peut être assuré que ce document unique était le seul document (ou matériel traditionnel) de la communauté, qu'on pourrait légitimement inférer que les préoccupations et les croyances de la communauté ne dépassaient pas ce qui est exprimé dans le document. Et on ne peut avoir une telle assurance¹⁹⁵.

La question du lien des Évangiles avec une communauté particulière vient, par ailleurs, de soulever de nouveaux débats. Après avoir rappelé qu'en Mc, le mot *évangile* prend le sens de proclamation universelle liée à un récit concernant Jésus (cf. Mc 13, 10, mais surtout 14, 9 ; en n'oubliant pas 16, 15 dans la conclusion secondaire de Mc, qui semble faire le lien entre Mc 13, 10 et 14, 9 et la finale de Mt 28, 18-20), qui ne s'adresse pas uniquement à la communauté de Rome ou aux Églises d'Italie, M. Hengel a montré – de manière convaincante à mon avis – que,

contrairement à une vue très répandue, aucun des quatre Évangiles n'a été écrit pour une seule communauté particulière ; ils reproduisent encore moins les vues d'une seule communauté individuelle. Ils présentent avant tout les vues de leurs auteurs [...]. On devrait donc cesser de parler automatiquement de la « communauté de Marc », ou « de Luc », ou « de Matthieu », ou « de Jean », comme étant la véritable responsable de la composition d'un écrit évangélique et de sa théologie. Les quatre Évangiles n'ont rien à voir avec des « lettres » qui étaient occasionnées par une communauté [...]. Parler d'une « communauté Q », c'est-à-dire de la communauté de la source des Logia, est encore un plus grand non-sens [*nonsensical... term*] (en fait, on ne sait même pas sous quelle forme cette source [ou ces sources] a existé)¹⁹⁶.

C'est cette même possibilité, « qu'un évangéliste écrivant un Évangile s'attendait à ce que son travail circule largement parmi les Églises, qu'il n'avait en vue aucun auditoire particulier, mais envisageait comme auditoire toute Église (ou toute Église où le grec était compris) où son travail pourrait parvenir », qu'avait défendue, de façon vigoureuse, Richard Bauckham dans son article « For Whom Were Gospels Written ? »¹⁹⁷. Cette présentation des Évangiles comme

¹⁹⁵ J. D. G. DUNN, *Jesus Remembered*, *op. cit.*, p. 150.

¹⁹⁶ M. HENGEL, *The Four Gospels*, *op. cit.*, p. 106-107. Sur cette vue des Évangiles comme « narrative proclamation » ou « kerygmatic biography of Jesus », voir p. 97, mais aussi p. 92, 94, 108 et 210, n. 5.

¹⁹⁷ R. BAUCKHAM, « For Whom Were Gospels Written ? », in R. BAUCKHAM, éd., *The Gospels for All Christians. Rethinking the Gospel Audiences*, Grand Rapids, Mich./Cambridge, U.K., Eerdmans, 1998, p. 9-48, citation p. 11. Hengel ne cite pas cet ouvrage mais énonce, indépendamment, des idées très voisines.

littérature écrite pour toutes les Églises a provoqué et provoque encore des remous considérables¹⁹⁸. Elle rappelle en tout cas, fort pertinemment, que « le tout premier mouvement chrétien [...] n'était pas un éparpillement de communautés isolées, se suffisant à elles-mêmes, avec peu sinon pas de communications entre elles, mais tout à fait à l'opposé, c'était un réseau de communautés entretenant de constantes et proches communications entre elles » (p. 30)¹⁹⁹.

Pour revenir à la source Q, il est impensable qu'il ait existé, surtout si on la situe dans le territoire restreint de Galilée, une communauté de chrétiens totalement séparée des autres chrétiens et de leurs réseaux de communication, et qui aurait maintenu un tout autre kérygme, ignorante du kérygme pascal ou s'y opposant²⁰⁰. Comme si cette communauté avait été entourée d'un mur la séparant du reste des communautés chrétiennes connues par ailleurs. Et cela même si elle incluait des missionnaires itinérants (voir Q 10, 2-4) qui, après avoir sillonné la Palestine ou la Syrie, devaient bien rapporter dans la communauté quelques échos de ce qui se disait et célébrait ailleurs, quelques échos de cette tradition pascalle que Paul évoque en 1 Co 15, 1-5 et qui remonte à sa « conversion » vers 35, quelques années à peine après la mort de Jésus²⁰¹. Le fait que Matthieu et Luc aient inséré cette tradition Q dans leur propre ouvrage montre bien qu'ils n'y voyaient pas une opposition à leur propre « Évangile ». Je continue de penser que le rédacteur de Q est à ranger parmi ces *polloï* qui auraient entrepris, selon Lc 1, 1, « de composer un récit des choses accomplies parmi nous²⁰² ».

Conclusion : Q et le Jésus de l'histoire

J'ai laissé entendre, en m'engageant dans les « abîmes » de la source Q, que cette recherche n'était pas purement platonique et semblait souvent orientée vers

¹⁹⁸ Voir P. F. ESLER, « Community and Gospel in Early Christianity : A Response to Richard Bauckham's *Gospels For All Christians* », in *Scottish Journal of Theology* 51, 1998, p. 235-248 et R. BAUCKHAM « Response to Philip Esler », *ibid.*, p. 249-253 ; D. C. SIM, « The Gospels for All Christians ? A Response to Richard Bauckham », in *JSNT* 84, 2001, p. 3-27.

¹⁹⁹ Sur le haut degré de mobilité dans le monde romain du premier siècle, voir M. B. THOMPSON, « The Holy Internet : Communication Between Churches in the First Christian Generation », in R. BAUCKHAM, *The Gospels for All Christians*, *op. cit.*, p. 49-70. Thompson conclut : « It is thus less likely that the gospels were produced for a select few, and more likely that they were written with an eye to their dissemination » (p. 70). Sur les communications entre communautés, voir DUNN, *Jesus Remembered*, *op. cit.*, p. 152 et, en référence à Bauckham, p. 251.

²⁰⁰ C'était une hypothèse évoquée par KLOPPENBORG dans *The Formation of Q* : « We must either posit two somewhat asymmetrical "kerygmas" existing side by side in the same churches, or alternatively presume that Q's "kerygma" derives from circles different from those which created the "Crucified and Risen Lord" kerygma », p. 21-22.

²⁰¹ Voir J.-P. MICHAUD, « Quelle(s) communauté(s)... », in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, *op. cit.*, p. 597-598.

²⁰² Voir MICHAUD, *ibid.*, p. 605.

la quête du Jésus de l'histoire²⁰³. Le *Colloquium Biblicum Lovaniense* de 2000, qui est à l'origine de l'imposant ouvrage *The Sayings Source Q and the Historical Jesus*, montre bien, me semble-t-il, qu'il en est ainsi. On peut penser que ce thème a retenu l'attention en raison de l'utilisation qui a été faite, dans cette perspective, des résultats de la recherche sur Q, par certains membres du *Jesus Seminar* (B. Mack, L. Vaage, J. D. Crossan, M. Borg) et d'autres *scholars* en Amérique du Nord. En particulier, la stratification proposée par Kloppenborg semblait ouvrir une voie royale pour rejoindre le Jésus de l'histoire. En s'en tenant à Q¹, le niveau sapientiel présumé le plus ancien, on en déduisait, puisque ce document nous plaçait « aussi près du Jésus de l'histoire qu'on ne le sera jamais²⁰⁴ », que le Jésus réel avait été un sage itinérant à la manière des philosophes cyniques. La tradition, par la suite, lui avait indûment rattaché des préoccupations apocalyptiques ou eschatologiques²⁰⁵. Le Jésus que la strate la plus ancienne du document Q permettait ainsi d'entrevoir était bien, comme le *Jesus Seminar* aimera le présenter, « un Jésus non eschatologique²⁰⁶ ».

Pourtant, Kloppenborg lui-même avait expressément déclaré :

Affirmer que les éléments sapientiaux ont été formateurs de Q et que les oracles de jugement prophétique et les apophtegmes décrivant les conflits de Jésus avec « cette génération » sont secondaires n'implique rien à propos de la provenance traditionnelle historique ultime d'aucune des paroles. Il est en effet possible, voire probable, que certains des matériaux de la seconde phase de composition viennent de Jésus [*are dominical*] ou soient au moins très anciens, et que certains des éléments formateurs soient, du point de vue de l'authenticité ou de l'histoire de la tradition, relativement récents. L'histoire de la tradition ne se confond

²⁰³ Vont dans ce sens, par exemple, l'affirmation de J. M. Robinson : « It is in the archaic collections imbedded in Q that one can with the most assurance speak of material that goes back to sayings of Jesus himself », dans « The Critical Edition of Q and the Study of Jesus », in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 44 ; et ses remarques finales où il dit que « the text of the Q movement, the Sayings Gospel Q », fournit « the most reliable information we have about the historical Jesus » et que « the Jesus of Q points more to the historical Jesus than to [...] the kerygmatic Christ » (p. 52).

²⁰⁴ B. MACK, *Who Wrote the New Testament? The Making of the Christian Myth*, San Francisco, HarperSanFrancisco, 1995, p. 47. Voir aussi *The Lost Gospel*, op. cit., p. 203.

²⁰⁵ Ce n'était pas le seul argument, mais cette stratification a certainement été perçue comme un facteur important dans leur présentation, même si KLOPPENBORG VERBIN estime que « It is an error [...] to conclude that the stratification theory of Q is the logical basis of either Mack's or Crossan's proposals », in LINDEMANN, *The Sayings Source Q*, op. cit., p. 159. Voir les commentaires de TUCKETT, dans *Q and the History*, op. cit., p. 76, n. 23 sur MACK et *The Lost Gospel*, et p. 369-373 sur L. E. VAAGE et *Galilean Upstarts. Jesus' First Followers according to Q*, Valley Forge, Trinity International Press, 1994.

²⁰⁶ M. J. BORG, *Jesus in Contemporary Scholarship*, Valley Forge, Pa. 1994, p. 7-9, 30-31, 47-96, mais aussi R. W. FUNK, *The Five Gospels. The Search for the Authentic Words of Jesus*, New York, Macmillan, 1993, p. 4.

pas avec l'*histoire littéraire*, et c'est de l'histoire littéraire que nous traitons ici²⁰⁷ [c'est l'auteur qui souligne].

Dans l'article qu'il consacre expressément au Jésus de l'histoire, il se montre d'abord réservé : « Les efforts pour comprendre la dynamique théologique et l'histoire de la composition de Q *ne peuvent pas* [c'est l'auteur qui souligne] être naïvement traduits en affirmations sur le Jésus historique²⁰⁸. » Pourtant, même après avoir affirmé très clairement qu'« il est injustifié de s'appuyer sur l'absence d'éléments en Q pour dire que ces éléments n'étaient pas connus des éditeurs ou encore moins que ces éléments ne peuvent être attribués à Jésus » (édition française, p. 252), c'est malgré tout sur certains « silences » qu'il se base (silence relatif sur les miracles, activité qui n'aurait donc pas caractérisé Jésus ; silence sur le caractère salvifique de la mort de Jésus ; absence de controverses sur le sabbat et rareté des logia sur la Torah) pour tracer un portrait de Jésus (p. 252-258)²⁰⁹. Ce qui l'amène à conclure : « Le rôle de Q dans la recherche sur le Jésus historique est donc crucial » (p. 257). Ses derniers mots rejoindront ceux de B. Mack :

En supposant que la communauté de Q se situait d'une façon ou d'une autre dans une continuité géographique et sociale avec les premiers disciples de Jésus, et étant donné la tendance naturellement conservatrice du processus de transmission, on peut penser que *le fossé entre Jésus et Q n'est probablement pas trop grand* [je souligne] (p. 267).

Peut-être. Mais on devine encore, en ces mots, la tentation toujours présente de passer d'un texte à la réalité qu'il interprète. Pour retrouver le Jésus de l'histoire, et malgré le rêve des chercheurs, la source Q n'est pas en meilleure position que le reste de la tradition synoptique. Elle aussi interprète. Nous

²⁰⁷ J. S. Kloppenborg, *The Formation of Q*, *op. cit.*, p. 244-245. C'est une déclaration que Kloppenborg n'a cessé de reprendre pour se distinguer de ceux qui utilisaient sa stratigraphie, plus ou moins fidèlement d'ailleurs, pour accéder au Jésus de l'histoire : voir *Excavating Q*, *op. cit.*, p. 351 et la n. 43 ; et « Discursive Practices in the Sayings Gospel Q and the Quest of the Historical Jesus », in LINDEMANN, *The Sayings Source*, *op. cit.*, p. 159 et la n. 29.

²⁰⁸ J. S. KLOPPENBORG, « L'Évangile "Q" et le Jésus historique », in D. MARGUERAT, E. NORELLI, J.-M. POFFET, éd., *Jésus de Nazareth. Nouvelles approches d'une énigme*, Genève, Labor et Fides, coll. « Le Monde de la Bible, 38 », 1998, p. 225-268, citation p. 244-245), traduction française de « The Sayings Gospel Q and the Quest of the Historical Jesus », in *HTR* 89, 1996, p. 307-344, citation p. 323.

²⁰⁹ Les pages 329-334 de l'article original anglais étaient d'ailleurs introduites par le sous-titre « Interpreting Q's silence ». C'est aussi sur ce qui ne se trouve pas en Q, qu'insiste fortement Kloppenborg dans *Q. The Earliest Gospel* : « Q is also distinctive for what it *lacks* [c'est l'auteur qui souligne] » (p. 62). On trouve dans *Excavating Q* (p. 362), un bel exemple de ce passage du document Q au Jésus historique : « If Q's silence concerning a salvific interpretation of Jesus' fate makes it difficult or impossible to conclude that the historical Jesus considered his own death vicarious [...], one might still wish to claim the notion of Jesus' death "for us" (1 Cor. 15:3) as a key Christian theologoumenon, but it would be difficult to affirm any rootedness of this doctrine in the historical Jesus. » Le silence de Q devient ainsi quasi normatif et impose ses limites.

n'aurons jamais un accès direct à Jésus lui-même. Le Jésus que nous atteignons est un Jésus médiatisé par les yeux et le souvenir des témoins, que ce souvenir ait été conservé par le document reconstruit que nous appelons Q, par les synoptiques, l'Évangile de Jean, le reste des textes du NT ou d'autres textes encore qui n'auraient pas été retenus dans le canon des Écritures. Quel que soit son domaine de recherche, l'historien sait aujourd'hui qu'il lui sera toujours impossible de rejoindre le passé tel qu'il s'est effectivement déroulé, « *wie es eigentlich gewesen* » (Ranke). Il n'en va pas autrement pour Jésus. Condamnés en ce sens à la modestie, il nous suffirait peut-être d'accepter avec sagesse que « le seul objectif réaliste pour toute "quête du Jésus historique" est le Jésus dont on a gardé la mémoire [« *Jesus remembered* »]²¹⁰ ». Le document Q, même en ses éléments les plus anciens, ne nous offre pas autre chose.

Jean-Paul MICHAUD

²¹⁰ DUNN, *Jesus Remembered*, *op. cit.*, p. 882.